



APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

n° 425 mars 2020



Sébastien Ministru,
*auteur en dialogue
avec l'Invisible*



Jean-Jacques Cloquet,
*l'humain du Sporting
à Pairi Daiza*



Joyce Azar,
*jeteuse de ponts entre
Belgiques du Nord et du Sud*



Édito

SECONDE ZONE

Duaa et Dalal Al-Showaiki sont deux jeunes Saoudiennes de dix-huit ans. En juin 2019, elles ont profité d'un voyage à Istanbul pour échapper au joug de leur père. Sans papiers ni moyens, menacées par les hommes lâchés à leurs troussees, elles attendent que le Haut Commissariat aux Réfugiés de l'ONU leur trouve un pays d'accueil. Alors que leur situation devait se débloquer, elle ne l'est toujours pas suite aux pressions exercées par l'Arabie Saoudite sur la très musulmane Turquie. *Envoyé Spécial*, sur France 2, a il y a peu consacré un reportage à ce cas emblématique de la situation de tant de femmes qui ne disposent d'aucune liberté et dépendent du bon vouloir des hommes.

Le 8 mars, on célèbre à l'instigation de l'ONU la Journée internationale des femmes, que les Français appellent la « Journée internationale des droits des femmes ». Car pareille journée ne peut être qu'un moment de revendication au nom de ces droits, ignorés ou bafoués, qu'illustre le cas de Duaa et Dalal, mais aussi de toutes ces femmes qui se lèvent pour ne pas être traitées comme des êtres de seconde zone. À commencer pour leur corps, comme l'a démontré l'action *Le violeur, c'est toi* menée par des femmes chiliennes, et reprise par des militantes marocaines qui, au-delà du fléau du viol, voulaient « parler de la manière dont la société nous considère : comme des citoyens de seconde zone ».

La Journée internationale des femmes 2020 a pour thème : « Je suis de la Génération Égalité : Levez-vous pour les droits des femmes ». Ce slogan démontre que, si l'égalité entre les sexes est en progrès, elle est loin d'être devenue une évidence.

En très large majorité, les religions, par exemple, ne constituent pas les lieux les plus ouverts à l'exercice de cette égalité. Comme si traiter la femme en être inférieur faisait partie de l'ADN de presque tous les systèmes convictionnels institutionnalisés. Et que remettre en cause ces marqueurs si profondément ancrés relevait de l'exceptionnel, voire du miracle. Particulièrement empêtrées dans l'immuabilité des traditions et des pratiques, les religions arriveront-elles un jour à se défaire du modèle patriarcal qu'elles ont largement contribué à implémenter aux tréfonds des mentalités ?

Certes, certains systèmes religieux parviennent parfois à « hisser la femme » à la hauteur de l'homme. Mais au terme de quels débats et de quels efforts, qui ressemblent souvent à des concessions ou des sacrifices !

Dans l'Église catholique, quelques avancées fort mineures ont bien été concédées aux femmes. Mais, sur les questions de fond, elles y sont toujours considérées avec la bienveillante commisération qui les empêche d'y devenir l'égal de l'homme... célibataire. Pour l'exercice du sacerdoce ministériel, l'Église de Rome continue en effet à mettre sur un même pied d'inégalité femmes, et hommes mariés. Parce que le Saint-Esprit ne s'y est pas encore manifesté pour qu'il en soit autrement...

Il est temps que survienne la prise en compte de l'autre, de toutes et de tous les autres. Et de toutes les différences. Dans le respect et le dialogue, comme nous le pratiquons dans *L'appel*. Et comme le déclinent audacieusement ce mois-ci, sur le thème du « rapport au plaisir », nos chroniqueurs issus de divers horizons convictionnels (hors monde catholique). Chroniqueurs qui sont, pour la plupart, des chroniqueuses... ■

Rédacteur en chef

Sommaire

a Actuel

Édito

Seconde zone **2**

Penser

La société liquide **4**

Parole

« Tu es mon gobelet d'eau » **5**

À la une

Vers la fin de la binarité homme/femme ? **6**

Pour une société plus égalitaire **8**

Croquer

Le libre coup de griffe de Cécile Bertrand **9**

Signe

Les Haïtiens veulent se prendre en main **10**

Le coma, et après ? **12**



Où est la frontière entre les sexes ?



Pas de Blanc Moussi sans son masque légendaire.

v Vécu

Vivre

Faire tourner la roue dans le bon sens **14**

Rencontrer

Jean-Jacques Cloquet : « Ma valeur fondamentale, c'est l'humain » **16**

Voir

Carnaval : apprête ton char ! **19**

s Spirituel

Croire ou ne pas croire

Plaisir du sens, quête du sens **22**

Au-delà des interdits **23**

La question du plaisir et du bien **24**

Un jeu collaboratif **25**

Corps et âmes

Le retard, une bouffée d'air salubre **26**



Quatre regards sur le plaisir.

c Culturel

Découvrir

Sébastien Minstru, une vie en dialogue avec l'Invisible **28**

Médi@s

Joyce Azar : L'œil au nord, la voix au sud **30**

Planche

Assumer l'impossible indulgence **32**

Portée

Les Meulemans : Vivre pleinement la musique **34**

Pages

Les belles perspectives du livre **36**

Livres **37**

Notebook **38**



L'abus sexuel dénoncé.



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVEILLE,
Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN,
Christian VAN ROMPAEY,
Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Gabriel RINGLET

Ont collaboré à ce numéro
Floriane CHINSKY, Laurence
FLACHON, Hicham Abdel GAWAD,
Armand VEILLEUX et Josiane WOLFF.

« Les contributions de nos chroniqueurs n'engagent que leurs auteurs. »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat
Abonnement - Comptabilité
Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45,
4030 Liège
☎ + 04.341.10.04
Abonnement annuel : 30 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
Bernard HOEDT
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
☎ + 04.341.10.04
✉ marketingpublicite@magazine-appel.be



Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

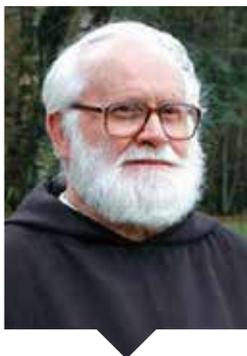
Notre liberté de décision en danger

LA SOCIÉTÉ

LIQUIDE

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Le sociologue Zygmunt Bauman, avec sa notion de société liquide, nous aide à interpréter des événements de la société et de l'Église.

Le sociologue Zygmunt Bauman, un des grands penseurs de notre époque, s'éteignait à l'âge de nonante-et-un ans, le 9 janvier 2017. Dans une entrevue donnée quelques mois plus tôt au journal italien *L'Espresso*, il avait réagi à la campagne du Brexit et à l'élection de Donald Trump. Il percevait dans les deux situations une expression de la crise profonde des démocraties occidentales, dont il analysait depuis longtemps l'évolution.

Pour lui, le grand risque de nos sociétés actuelles est que le mécanisme de tutelle démocratique est remplacé par l'agglutination du pouvoir dans des modèles autoritaires. Selon lui, le résultat du referendum sur le Brexit, comme la victoire électorale de Trump, représentaient le divorce désormais réalisé entre pouvoir et politique, créant un vide facilement comblé par des solutions faciles et immédiates à des problèmes complexes et systémiques, en faisant appel à un riche réservoir de rhétorique populiste. Bowman s'éteignait quelques semaines avant l'inauguration officielle de Trump comme président des États-Unis d'Amérique.

Il vaut la peine de relire cette entrevue marquée d'une lucidité prophétique, au moment où, trois ans plus tard, la Grande-Bretagne vient de sortir officiellement de l'Europe et où Donald Trump, après avoir été *impeached* par le Congrès américain se voit conforté par le Sénat dans une autarcie dont les résultats négatifs pour l'Amérique et la communauté internationale ne sont que trop prévisibles.

Bauman est né en Pologne en 1925, d'une mère et d'un père juifs. Réfugié en URSS avec sa famille en 1939, il s'engage dans l'armée polonaise créée en Union soviétique, et participe en tant que lieutenant à

la libération de Berlin en 1945. Expulsé de l'armée à la suite d'une campagne antisémite, il se lance dans ce qui sera une brillante carrière académique qu'il mènera en grande partie à l'université de Leeds, en Angleterre.

LA NOTION DE LIQUIDITÉ

Il est surtout connu pour sa notion de société liquide. Dans de nombreux ouvrages, il a décrit comment, dans notre société postmoderne, la fragmentation de la vie sociale s'intensifie à mesure que la mondialisation négative se réalise et affecte tous les aspects de notre existence. Il explique comment une dynamique de liquéfaction affecte l'évolution du monde où nous prenons nos décisions et nos responsabilités. À l'état liquide, rien n'a de forme fixe ; tout peut changer. Cela vaut également pour les relations entre les personnes et la fragilité des liens dans ce qu'il appelle l'amour liquide. La modernité liquide a inventé de telles manières de conditionner nos décisions individuelles ou collectives qu'elle arrive à nous ôter notre liberté de décision dans des proportions que les régimes totalitaires n'avaient même pas rêvé.

Il faut lire ces réflexions de fin de vie de Bauman à la lumière d'un ouvrage de 1989 sur « Modernité et holocauste ». Il y établissait un lien entre la Shoah et les dynamismes de la modernité, qui en font un événement qui pourrait bien se répéter.

DEUX AUTRES SAGES

Un autre nonagénaire, Jürgen Habermas, vient de publier un ouvrage de mille sept cents pages en deux volumes, fruit de sa dernière décennie de réflexion, sous le titre *Auch eine Geschichte der Philosophie*, où il réagit à l'interprétation actuelle de la modernité comme sécularisation et met en garde contre la désintégration (autre forme de liquéfaction) de la philosophie en de nombreuses techniques différentes. On pense aussi au centenaire jésuite, Joseph Moingt, qui ne cesse de décortiquer l'enveloppe du christianisme, héritée de siècles de « liquidité », pour nous ramener à l'essence du message évangélique. Et cela nous ramène au cœur de la réforme des structures ecclésiales menée avec courage par le pape François, malgré bien des réticences d'opposants, partisans sans le savoir d'une Église liquide. ■

« Jésus lui dit : "Donne-moi à boire" » (Jean 4,7)

« TU ES MON GOBELET D'EAU »

Gabriel RINGLET



La Sareptine donne à boire au prophète Élie. La Samaritaine donne à boire au prophète Jésus. Éloge de la soif chantée par Amélie Nothomb.

J'ai toujours eu une grande affection pour cette femme de Sarepta que j'aime appeler la Sareptine. Elle est veuve et va bientôt mourir avec son petit garçon, car la sécheresse est terrible et l'eau vient à manquer. Il lui en reste un cruchon, ainsi qu'un rien de farine et un peu d'huile. Elle prépare ce dernier maigre repas qu'elle va partager avec son fils avant de s'en remettre à Dieu. Et voilà que surgit le prophète Élie qui lui dit : « Donne-moi à boire. » Et à manger aussi. Elle est perturbée dans son projet de partir tout doucement. Comment partager pour trois ce qui suffisait à peine pour la mère et l'enfant ? Mais l'étrange visiteur insiste et ajoute : « Ne crains rien. »

Elle accepte donc de nourrir et d'abreuver d'abord le prophète. Et il en restera. Et chaque jour, les trois recevront juste assez pour ce jour-là. Miracle de l'extrême dépouillement qui s'exprime à travers la promesse de Yahwé :

« Jarre de farine ne s'épuisera

cruche d'huile ne se videra,

jusqu'au jour où Yahwé enverra

la pluie sur la face de la terre » (1 Rois 17,14)

UNE SOIF PLUS GRANDE ENCORE

Quelques siècles plus tard, Jésus se souviendra de la Sareptine quand il dira à la Samaritaine : « Donne-moi à boire. » Que vient-elle faire là au plus chaud du jour, cette femme de Samarie ? Pourquoi a-t-elle besoin du soleil pour se cacher ? Car une chose pa-

raît sûre : elle est seule et espère le rester. Or il y a là un homme, seul lui aussi. Et il s'invite. Comme Élie s'invitera chez la Sareptine, au point d'aller habiter chez elle ! Jésus mendie un peu d'eau. C'est toujours comme ça que commence une histoire de séduction : « Donne-moi à boire ! » Et il n'a même pas de récipient. Il n'est pas net, ce juif galiléen. Que fait-il là quand les pierres elles-mêmes voudraient se cacher ?

Saint Jean adore l'ambiguïté du double sens. Il aime passer d'un langage à un autre et amener le fait divers le plus ordinaire sur le terrain théologique. La soif, par exemple, quand cette soif appelle une soif plus grande encore.

« J'ai soif », dit Élie à la Sareptine. « J'ai soif », dit Jésus à la Samaritaine. « J'ai soif », dira-t-il encore au moment de mourir. « Lequel de l'homme et de Dieu a le plus soif de l'autre, demande Sylvie Germain dans *Éclats de sel, lequel surtout a le plus besoin que l'autre ait soif de lui ?* »

JOUISSANCE MYSTIQUE

Dans son livre *Soif*, Amélie Nothomb pense que Marie Madeleine était le puits de Jésus. À tel point qu'en la regardant intensément, il lui dira : « Tu es mon gobelet d'eau. » « Aucune jouissance n'approche celle que procure un gobelet d'eau quand on crève de soif », poursuit la romancière qui avoue aimer Jean, « le seul évangéliste à avoir manifesté un talent d'écrivain ». Par contre, elle ne le rejoint pas du tout quand il fait dire à Jésus, devant la Samaritaine : « Celui qui boit de cette eau n'aura plus jamais soif » (Jean 4,14). « Pourquoi mon disciple profère-t-il un tel contresens ! s'exclame le Jésus de Nothomb. L'amour de Dieu, c'est l'eau qui n'éteint jamais. Plus on en boit, plus on a soif. Enfin une jouissance qui ne diminue pas le désir ! » Une jouissance qu'Amélie n'hésite pas à qualifier de « mystique », et qui concerne chacune et chacun : « Il y a des gens qui pensent ne pas être des mystiques. Ils se trompent. Il suffit d'avoir crevé de soif un moment pour accéder à ce statut. Et l'instant ineffable où l'assoiffé porte à ses lèvres un gobelet d'eau, c'est Dieu. » ■



Les êtres humains se partagent-ils clairement entre hommes et femmes et les différences dont on les caractérise sont-elles essentielles ? Ou est-ce une simple construction sociale dont il faut se défaire ? Un débat particulièrement vif aujourd'hui.

Sexe et genre, ce n'est pas la même chose

VERS LA FIN DE LA BINARITÉ HOMME/FEMME ?

José Gérard

Avec Adam et Ève, Roméo et Juliette, la Belle au bois dormant et le prince charmant, tout semble clair : il y a d'un côté des hommes, de l'autre des femmes. Pas de confusion possible. Mais quand les premiers ont arboré cheveux longs ou boucles d'oreille et les secondes ont commencé à porter le pantalon, les codes se sont brouillés. Et que dire aujourd'hui, lorsqu'une Conchita Wurst barbe et en robe de soirée remporte l'Eurovision et qu'un mannequin transgenre est engagé par la marque de lingerie Victoria's Secret pour ses défilés ?

Il existe une tendance de plus en plus forte, du moins dans les pays occidentaux, à gommer les différences entre les sexes. Les frontières deviennent floues et poreuses. Certains s'en réjouissent. Chacun pourra enfin être lui-même, sans avoir à correspondre aux injonctions sociales propres à son sexe. D'autres annoncent la catastrophe car, selon eux, la reconnaissance des différences est essentielle à la structuration de l'identité et à la cohésion sociale.

QUEL SEXE ?

La remise en cause de la binarité homme/femme a commencé avec l'apparition de la notion de genre. Il y a, d'une part, le sexe biologique, de l'autre, le genre, une construction sociale qui attribue aux uns et autres des rôles particuliers. Cette division est généralement source d'inégalités et de domination patriarcale. Il faut aussi savoir de quel sexe

« Il ne faut pas compter trouver où que ce soit un vrai cerveau féminin ou masculin. »

on parle. Le plus évident est l'anatomique : le fait d'avoir un appareil génital mâle ou femelle, ce qui détermine en général l'inscription à l'état civil comme fille ou garçon. Il y a également le sexe chromosomique : XY pour les uns, XX pour les autres. Soit, d'un point de vue hormonal, respectivement les œstrogènes et la testostérone. Et on

admet de plus en plus aujourd'hui qu'il est aussi nécessaire de tenir compte du sexe psychique, l'identité sexuelle telle qu'elle est vécue par la personne, et du sexe libidinal ou orientation sexuelle, qui entraîne une attirance sexuelle pour les hommes ou les femmes, voire pour les deux.

Dans une vision simple et claire, tous ces aspects se recouvrent et se répartissent nettement en deux catégories. Dans la réalité, c'est moins évident. Environ un à deux pour cent des nouveau-nés sont porteurs de caractéristiques des deux sexes. Dans le passé, on « corrigeait » par la chirurgie cette anomalie à la naissance, en prescrivant à l'enfant l'une ou l'autre identité. Aujourd'hui, on re-

vendique le droit de grandir comme intersexués. Certains pays donnent désormais la possibilité d'inscrire un enfant à l'état civil dans la catégorie « indéterminé ». L'homosexualité, la non-coïncidence entre le sexe anatomique et le sexe libidinal est aujourd'hui davantage reconnue, et la volonté de changer de sexe ou de faire correspondre son anatomie à son ressenti est de plus en plus fréquente et admise socialement.

MARS OU VÉNUS

Cela éloigne d'une vision où les hommes viendraient de Mars et les femmes de Vénus, comme l'affirmait le best-seller de John Gray. Chercheuse israélienne en neurosciences, Daphna Joel, pourtant persuadée d'être débarrassée des stéréotypes sexistes, raconte avoir fait, il y a une dizaine d'années, une expérience révélatrice. Entendant le sifflement d'une canalisation à l'extérieur de sa maison, elle se saisit de son bébé, sort de chez elle, plie le bout de tuyau en plastique afin d'arrêter la fuite et envoie son autre enfant demander l'aide d'un voisin ami. Elle constate vite que celui-ci ne sait que faire et est totalement démuné face aux problèmes de plomberie. Elle lui confie donc son bébé et part elle-même chercher la vanne générale pour couper l'eau. Elle qui était convaincue de l'égalité entre hommes et femmes et pensait vivre selon ce principe avait trouvé tout naturel de se tourner vers un homme pour résoudre un problème technique.

Amenée un peu plus tard à assurer un cours sur la psychologie du genre à l'université de Tel-Aviv, elle s'est alors plongée dans les études scientifiques sur le développement des hommes et des femmes depuis la conception, et en particulier sur la relation entre sexe et cerveau.

CERVEAUX INTERSEXUÉS

Pour elle, c'est clair : il n'existe pas un cerveau masculin et un cerveau féminin. Elle ne nie pas que certaines études font apparaître des différences entre hommes et femmes, mais elle met en avant le fait que, lorsque l'on veut prouver quelque chose, on ne retient souvent que les éléments qui abondent dans ce sens. Selon ses propres recherches, il faut plutôt parler d'une mosaïque pour caractériser les cerveaux, et l'on dirait qu'ils sont intersexués s'il fallait leur attribuer un genre. Elle a par exemple réalisé un schéma reprenant, d'un côté, les caractéristiques résultant d'une enquête sur des femmes et, de l'autre, sur des hommes. Elles vont du bleu foncé, pour celles réputées masculines, au rose soutenu, pour les plus féminines. Pour la chercheuse, le résultat est concluant : s'il y a bien davantage de rose du côté des femmes et davantage de bleu chez les

hommes, elle constate néanmoins que l'on voit surtout apparaître une mosaïque très diversifiée de bleu et de rose. Et les différences à l'intérieur de chaque colonne sont sans doute plus significatives qu'entre elles.

MULTIPLES FACTEURS

Par ailleurs, elle rappelle la plasticité du cerveau, sa capacité à se modifier en fonction de l'environnement et des circonstances. « *Je maintiens que, bien que le sexe exerce effectivement une action sur le cerveau, il ne faut pas compter trouver où que ce soit un vrai cerveau féminin ou masculin. La vraie nature du cerveau est sa grande variabilité, celle-ci étant due à l'interaction de multiples facteurs, sexe inclus, chez le fœtus et tout au long de la vie.* »

Face à ce courant qui tend à estomper les critères sexués, les réactions sont diverses. Le courant masculiniste veut réaffirmer le rôle et l'importance spécifique des hommes, et surtout contrer les féministes. Dans une frange catholique, la « Marche des pères de famille » propose chaque année, aux alentours de la saint Joseph, un week-end de marche et de prière réservée aux seuls pères. En 2020, le prédicateur en sera le frère Marc, fondateur de la communauté de Tibériade, sur le thème « Saint Joseph, l'homme du réel ». Le floutage des sexes provoque aussi un raidissement chez les pourfendeurs des théories du genre, et le débat sur l'accès des femmes à la prêtrise est réapparu récemment au-devant de la scène.

Côté féminin, on insiste surtout sur le fait que les inégalités entre hommes et femmes, elles, sont loin de s'estomper ou de disparaître, et que les combats féministes sont encore bien d'actualité (voir encadré). C'est pour cette raison que, cette année encore, les femmes seront appelées à faire grève le 8 mars, journée internationale de lutte pour les droits des femmes. Grève de leur travail professionnel,

mais aussi des tâches domestiques qu'elles assurent, de la consommation, ainsi que des études et de la formation. Et comme le 8 mars tombe cette année un dimanche, le « Collectif 8 mars » les invite à faire grève aussi le lendemain, puisque le travail domestique ne s'arrête pas le dimanche, tout en incitant les syndicats à soutenir cet appel.

Quelle que soit la position théorique adoptée, les conséquences ne sont pas toujours simples à gérer au quotidien. Avant un cours de gym, dans quel vestiaire faire se déshabiller un ado doté d'un pénis, mais qui se sent profondément fille ? Le film *Girl*, du réalisateur belge Lukas Dhont sorti en 2018, l'illustre avec beaucoup de tact. Même question lors d'un voyage scolaire, où l'on a l'habitude d'avoir des chambres de garçons et de filles. Et pour les parents, comment réagir lorsque son enfant manifeste très jeune son envie d'être identifié à l'autre sexe ? Faut-il le recadrer, au risque de le brimer, comme on poussait hier à refouler les premières manifestations d'une orientation homosexuelle ?

Et comment parler aux enfants d'une réalité comme la transsexualité à laquelle ils sont de plus en plus souvent confrontés ? Faut-il leur proposer un cadre clair, en expliquant les différences anatomiques et autres entre garçons et filles, en se disant qu'il sera bien temps de mettre des nuances quand ils seront plus grands ? Ou plutôt, comme l'appelle de ses vœux Daphna Joel, supprimer toute référence au type d'organes génitaux dont les personnes sont dotées lorsque ce n'est pas indispensable ? Lorsque l'on met la question en débat, cela éveille souvent les passions. ■

Daphna JOEL et Luba VIKHANSKI, *Le cerveau a-t-il un sexe ?*, Paris, Albin Michel, 2020. Prix : 19,85€ . Via *L'appel* : - 5% = 18,86€.

Comment réagir lorsque son enfant manifeste très jeune son envie d'être identifié à l'autre sexe ?

VERS UNE SOCIÉTÉ PLUS ÉGALITAIRE

Que deviendrait un mouvement féministe comme Vie féminine si la société évoluait vers un système dans lequel la binarité homme-femme n'existait plus ? Selon Aurore Kesch, sa présidente, on est loin de sortir des rapports de force hommes-femmes. Pour elle, en effet, « *nous vivons toujours dans une société patriarcale où la plupart des pouvoirs politiques, économiques, culturels et sociaux sont aux mains des hommes* ». Ce système de domination est présent dans tous les pays. Les hommes sont les « privilégiés », même s'ils ne le veulent pas. Et quand on lui dit qu'il semble pourtant que les différences s'estompent, elle répond qu'au contraire, la société continue à extrêmement codifier ce à quoi doit ressembler une fille ou un garçon aujourd'hui.

Par exemple, « *les filles sont toujours autant contraintes à correspondre à des normes de beauté, et de plus en plus jeunes (hypersexualisation, etc.). Et les garçons se sentent toujours autant le devoir d'afficher une certaine virilité* ». En fait, dès l'enfance, on est socialisé dans des directions différentes selon que l'on soit femme ou homme, et on peut d'ailleurs en souffrir. Il est certain qu'il sera plus difficile pour une fille d'être autonome et de faire ses propres choix, car

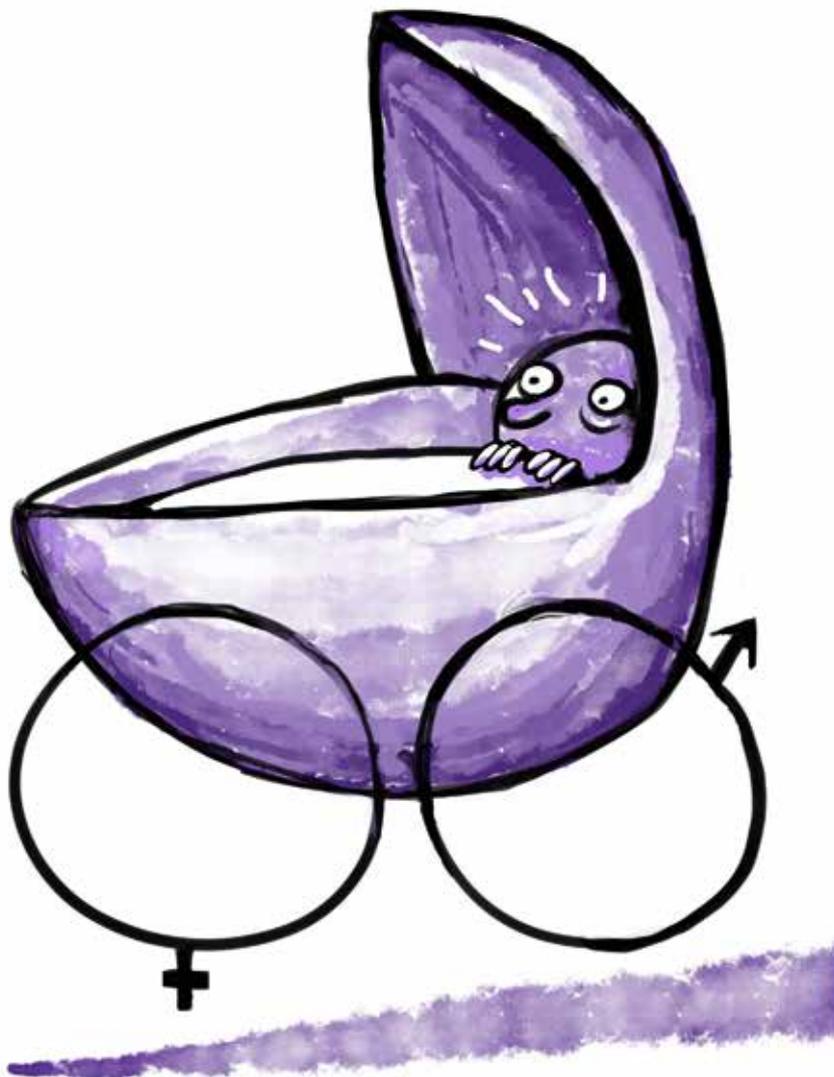
les rôles proposés sont extrêmement stéréotypés et ne l'y mènent pas. Partout sur la planète, le masculin sera toujours plus valorisé.

Afin de sortir de ce système de domination et d'arriver à une égalité hommes-femmes, il faudrait, selon Vie féminine, « *travailler dans tous les champs qui traversent l'existence : la famille, l'école, les médias... Et réaffirmer que, s'il y a bien des différences biologiques entre hommes et femmes, ces caractéristiques ne doivent pas, pour autant, définir notre destinée, nos compétences, nos envies propres* ». Ce n'est pas parce que la femme porte un enfant et le met au monde, qu'elle doit être la seule à s'occuper de lui et à l'éduquer à la maison. Ou, dans la sphère professionnelle, qu'elle est capable, par nature, de prendre en charge des enfants.

Vie féminine combat aussi d'autres formes de domination, telles que le racisme et le capitalisme. Dans ces situations, en effet, certaines personnes ont des privilèges, obtiennent tout beaucoup plus facilement, au détriment d'autres. C'est donc un combat vers une société plus égalitaire que mène l'association. Et ce combat est loin d'être terminé. (C.V.)

Le libre coup de griffe de Cécile Bertrand

SEXE ET GENRE



cécilebertrand

INDICES

FÉMINISÉES.

Les mosquées belges vont se démasculiniser. L'Exécutif des Musulmans de Belgique va en effet engager dix-huit théologues et prédicatrices qui seront chargées d'accompagner spirituellement les femmes et les filles. Mais pas que.

MINÉES.

Handicap International s'élève contre la décision de l'administration Trump d'autoriser les États-Unis à recommencer l'utilisation et le stockage de mines antipersonnel. Ces mines sont connues pour blesser aussi bien les civils et que les soldats.



ATTAQUÉS.

Un car emmenant des pèlerins normands rendre hommage à la Vierge a été attaqué par une vingtaine d'individus masqués qui ont tiré sur le véhicule avec de la peinture, comme au paintball. Ces pèlerins auraient été pris pour des supporters de la *Manif pour tous*.

PRUDENTS.

Le coronavirus chinois pousse les Églises de Hong Kong à prendre des mesures de prophylaxie. Parmi celles-ci : le port obligatoire de masques, la suppression de l'eau bénite et l'obligation de communier dans la main. Oui, il y en a encore qui communient autrement (et pas seulement en Chine...).

INACCEPTABLE.

Le plan de paix proposé par Donald Trump pour «résoudre» le conflit israélo-arabe est inacceptable, estiment les Ordinaires catholiques de Terre sainte. Car il ne tient compte que du point de vue israélien sans prendre en considération les justes exigences des Palestiniens.



DIX ANS APRÈS.
 Tout un pays est à édifier sur les ruines de janvier 2010 et d'autres catastrophes.

1 2 janvier 2010. En quelques secondes, Port-au-Prince, la capitale d'Haïti, est détruite. Bien avant d'en connaître le dramatique bilan humain – deux cent trente mille morts, deux cent vingt mille blessés, de multiples traumatismes –, d'impressionnants secours y sont acheminés. Ce vaste mouvement de solidarité internationale fait presque oublier qu'en cas de catastrophe, ce sont les habitants eux-mêmes qui portent les premières aides aux victimes, comme ce sera aussi le cas lors de l'ouragan de 2016. Et les Haïtiens prolongent cette tâche à travers la volonté de construire une autre société dans un pays grand comme trois fois la Belgique et dont soixante pour cent de la population vit sous le seuil de pauvreté.

POUR DEMANDER DES COMPTES

« Haïti, la république des ONG » : il est un peu trompeur, le titre de cette chronique que signe Frédéric Thomas, chercheur au Centre Tricontinental (CETRI) de Louvain-la-Neuve, dans le quotidien français *Le Monde* du 10 janvier dernier. En effet, il y dénonce principalement le rendez-vous manqué des grandes organisations humanitaires avec le peuple haïtien après le séisme de 2010. Mais, d'un autre côté, dans les interviews diffusées par le CETRI sous le titre « La liberté viendra et elle aura vos yeux », cet analyste présente une autre vision des ONG locales et de leurs partenaires étrangers. On y retrouve les témoignages de huit Haïtiennes qui, tout en étant issues de milieux sociaux différents, sont toutes engagées dans le vaste mouvement social qui secoue l'île depuis juillet 2018. Ce mouvement demande des comptes aux dirigeants du pays et s'interroge sur ce que sont devenus les plus de sept milliards d'euros d'aides attribués après le séisme de 2010 et les prêts du Venezuela. Il réclame aussi la démission du président. On compte, parmi ces femmes, la sociologue Sabine Lamour, coordinatrice de Solidarité Femmes haïtiennes (SOFA), partenaire d'Entraide et Fraternité, et Colette Lespinasse, correspondante locale de la Coordination Europe-Haïti.

ENGAGEMENTS ET COURAGE

Les engagements et le courage des Haïtiennes et Haïtiens ont été au centre du *Focus sur/op Haïti* organisé par la diaspora haïtienne et ses organisations partenaires belges le 11 janvier à Bruxelles. Après la projection d'un film belge mettant en scène les habitants de la capitale largement détruite, quatre représentants d'organisations haïtiennes – une femme et trois hommes – ont, avec beaucoup de courage, présenté leurs témoignages et analyses. Ils ont ainsi rappelé combien, depuis sa création en 1804, la plus ancienne république noire a connu une vie mouvementée : un long remboursement de dettes à la France, la dictature des Duvalier, l'emprise du grand voisin américain - « *Quel que soit l'occupant de la Maison blanche* » -, celle du néolibéralisme imposant l'importation de riz, une déforestation massive, etc.

Les intervenants ont surtout manifesté la volonté de se libérer de l'emprise du système politico-mafieux. Un souhait partagé par la société civile, sans doute plus qu'au sein des Églises. Or, ce système gangrène le pays jusqu'au sommet d'un État qui ne remplit pas ses responsabilités dans les domaines de la santé et de l'éducation ou dans l'aménagement du territoire visant un équilibre entre villes et campagnes. C'est ce qu'a développé David Tilus, ingénieur civil et président du Groupe francophone pour l'environnement (GAPE), partenaire d'Entraide et Fraternité.

Selon ces acteurs, bien au-delà de la reconstruction de Port-au-Prince, la toute grande majorité de la population partage la volonté de « *construire le pays, plutôt que celle de le reconstruire* ». Et même de le faire « *avec d'autres dirigeants qui voudront enfin rencontrer les besoins vitaux de tous leurs concitoyens* ».

D'où ce message qui a clôturé la messe célébrée le 12 janvier à Bruxelles avec la diaspora haïtienne, en commémoration des dix ans du séisme de 2010 : « *Malgré cette longue nuit*

Après séismes et corruption

LES HAÏTIENS VEULENT SE PRENDRE EN MAIN

JACQUES BRIARD

Remontant bien avant le tremblement de terre de 2010, la lutte des habitants de la perle des Caraïbes se poursuit contre la pauvreté, les injustices, le réchauffement climatique et les dirigeants mafieux.

qui traverse Haïti, ce sont nous, ses enfants, dans un grand "konbit", [une tradition solidaire de partage des ressources] avec tous ceux qui veulent œuvrer à nos côtés, qui transformeront ces armes de destruction que sont l'inégalité, l'égoïsme, la corruption, la violence, la pauvreté en socs d'espérance pour faire éclore des projets de vie, d'avenir radieux et de développement durable pour tous. »

CARÊME DE PARTAGE

« Existe-t-il une violence plus atroce que celle de vivre constamment dans l'insécurité ? » Cette ques-

tion des évêques d'Haïti, Mgr Delville, évêque référendaire pour Entraide et Fraternité, l'a citée en invitant à être solidaires du courage de la population haïtienne à travers le Carême de Partage animé par l'ONG. Du 14 au 29 mars, à Bruxelles et en Wallonie, viendront témoigner deux femmes et deux hommes représentant des six organisations haïtiennes partenaires de l'association et qui luttent ensemble pour l'agriculture paysanne familiale et la justice climatique. Il s'agit de la Plate-forme haïtienne de plaidoyer pour un développement alternatif (PAP-DA), de l'Institut culturel Karl Lévêque (ICKL), de

la Société d'animation et de communication sociale (SAKS), du mouvement national de paysans Tèt Kole Ti Peyizen Aysyen, de Solidarité Femmes haïtiennes (SOFA) et du Groupe d'action francophone pour l'environnement (GAFF).

D'autre part, Entraide et Fraternité diffuse et fait connaître, lors de lectures publiques, le livre *Ravin l'Espérance*. Publié en 2017 par les Éditions Quart-Monde, cet ouvrage fait vivre, par les paroles de huit femmes et hommes d'Haïti, toute la lutte et les attentes face à la pauvreté, dont les causes ont à la fois précédé et suivi le tremblement de terre de 2010. ■

POUR ANIMER LE CARÊME

- L'affiche du Carême de Partage 2020 et l'affiche-pétition pour soutenir les revendications pour la justice climatique des partenaires haïtiens.
- Le périodique *Juste Terre ! Spécial Carême* avec la présentation des partenaires et un récent article de Colette Lespinasse.
- Le dossier *Avis de tempête. Haïti face à l'injustice (notamment) climatique* rédigé par

Frédéric Thomas, du CETRI.

- Un court film d'animation.
 - Le cahier national de revendications des paysannes et paysans haïtiens publié par la PAP-DA.
 - Des pistes de célébrations et le poster de Carême *Debout*, ainsi qu'un aménagement du territoire qui viserait à une présentation de la vision du partenariat appliquée par Entraide et Fraternité. (J.Bd.)
- Entraide et Fraternité, rue du Gouvernement provisoire 32, 1000 Bruxelles. www.entraide.be

INDICES

TÉLÉGUIDÉS.

Les visiteurs de l'église de Bé-lâbre (pays de Loire, France) pourront désormais en découvrir les trésors à l'aide de leur smartphone et des QR Codes apposés aux quatre coins de l'édifice. Une manière de mettre le tourisme à l'heure du XXI^e siècle.

SUPER-DÉPRIMÉES.

Le burn-out touche de plus en plus de religieuses, et leur vocation finit par se transformer en calvaire, relève le supplément *Femmes Église Monde* de *L'Osservatore romano*, le journal du Vatican. En dix ans, le nombre de « bonnes sœurs » a baissé de 10% dans de monde et de 21% aux USA.



FILMÉS.

Nominé aux César 2020, *Lourdes*, le documentaire de Thierry Demaizière et Alban Teurlai, est consacré aux pèlerins du sanctuaire. Il s'attache aux bénévoles, croyants et malades unis par la foi et heureux d'être là.

CONFIANTS.

Selon une étude réalisée par le consortium Afrobaromètre se basant sur une enquête dans trente-quatre pays, deux tiers des Africains font confiance aux responsables religieux. Ils sont considérés comme des garants de la morale et de la paix.

Steven Laureys, neurologue et chercheur

LE COMA, ET APRÈS ?

Thierry MARCHANDISE

L'équipe du professeur Laureys, à Liège, tente de réduire l'incertitude chez les personnes qui survivent à un coma en restant dans un état intermédiaire. Sans oublier leurs accompagnants.

Neurologue et chercheur à l'université et au CHU de Liège, Steven Laureys est le récent lauréat du prix Generet pour les maladies rares, géré par le Fondation Roi Baudouin. Il a acquis une réputation mondiale en tant que spécialiste des états de conscience altérée, causés par de graves lésions cérébrales. Le cerveau est l'un des organes essentiels du corps humain. C'est par lui que passent les commandes des différents organes, mais aussi les pensées, la conscience, les émotions, la mémoire et la communication. Et quand ces commandes sont altérées, que reste-t-il de l'humanité de l'être ?

Le professeur Laureys et son équipe du *Coma Science Group* examinent l'état dans lequel se trouve le cerveau de personnes dans le coma et évaluent le pronostic de rétablissement éventuel, ainsi que les thérapies de stimulation du cerveau. En Belgique, chaque année, une cinquantaine de personnes se réveillent d'un coma, mais sans être conscientes. Elles ont uniquement des mouvements réflexes (comme respirer spontanément), c'est le syndrome d'éveil non répondant. Il convient d'y ajouter une certaine qui émergent du coma dans un état de conscience minimale (le patient peut sourire ou suivre des yeux). Il existe enfin une petite minorité de patients atteints du *locked-in syndrome* (ou syndrome d'enfermement), pour lesquels il n'y a pas de statistiques précises. Ils sont sortis du coma et sont parfaitement conscients, capables de tout ressentir, voir et entendre, mais ils sont quasi entièrement paralysés.

UNE HISTOIRE EMBLÉMATIQUE

Quentin est l'un des nombreux patients du professeur Laureys et de son équipe. Son histoire est impressionnante. À dix-sept ans, il respire la joie de vivre. Malheureusement, il se trouve, avec ses sœurs, à bord d'une voiture percutée par un autre véhicule sur une route pluvieuse et glissante. Un fait divers banal. Le jeune homme est projeté vers l'avant et fait une grosse hémorragie cérébrale. Ses parents se posent aussitôt la question de l'utilité d'une intervention. Le médecin leur explique alors qu'il opèrerait s'il s'agissait de son propre fils. Âgé aujourd'hui de trente ans, il est reconnu dans un état pauci-relationnel. Ce qui signifie qu'une certaine interaction avec l'environnement est possible, notamment par la vue.

« Sans pour autant être certain qu'il intègre correctement les informations sensorielles, il est en état de conscience limitée, explique son père. Il allait pouvoir vivre, mais nous ne savions pas comment il allait pouvoir récupérer par la suite. Et peut-être même ne pas récupérer du tout. »
« Quentin n'a plus jamais parlé, poursuit sa maman, ergothérapeute de formation qui a arrêté de travailler depuis l'accident pour se consacrer à son fils. Il ne bouge plus de manière spontanée. Il est présent, mais il n'y a pas de réponse, aucune interaction. Il n'a pas récupéré au niveau de la conscience. »

UNE BELLE SOLIDARITÉ

Si elle lui demande de sourire, il esquisse un rictus. « C'est à peu près tout ce qu'il parvient encore à faire. Quand il voit ses petites nièces aussi, il réagit. Leur visite est comme une bouffée d'oxygène pour lui. Mais si on ne le stimule pas, il reste sans réaction. » Le dilemme est immense. Ré-

lise-t-il qui sont ses parents ? Ceux-ci n'en ont aucune certitude. Ils l'espèrent et s'en persuadent. Tout en souhaitant qu'il sache ce qu'il vit, ils sont légitimement inquiets de cette conscience possible qui peut le rendre triste. Personne ne sait donc ce qu'est la vie de Quentin.

Le chemin de ses parents est long déjà. Au cours de celui-ci, sa mère est entrée en contact et s'est liée d'amitié avec une Lilloise, Blandine Leurent, qui, dans un livre paru en 2007, *Vivre malgré tout*, raconte son propre drame familial. Suite à un accident, deux de ses enfants sont en effet gravement handicapés. Elle possède en Provence un mas rénové et adapté au handicap de ses enfants et, comme son amie souhaite depuis longtemps offrir à son fils des vacances au soleil dans la nature et la lumière, elle lui propose, en 2013, de le mettre à leur disposition. Les parents de Quentin réunissent cinq amies pour les accompagner pendant huit jours. Ces séjours vont se répéter d'année en année dans un climat de fraternité et d'échanges impressionnants, selon une des participantes. Ce groupe prend le nom de « Quentin'ailes ». Car, comme l'indique la maman, « les amies sont des anges qui nous soulèvent quand nos ailes n'arrivent plus à se rappeler comment voler ».

« Un aspect important est que la personne soit à nouveau capable de communiquer et de faire connaître ses souhaits. »

QUESTION SANS RÉPONSE

Cette situation interroge : toute vie vaut-elle la peine d'être vécue ? Et à quel prix ? Et comment savoir si la récupération des facultés est satisfaisante ? « Pour moi, précise le professeur Laureys, un aspect important est le fait que la personne soit à nouveau capable de communiquer de manière fonctionnelle et de faire ainsi connaître ses souhaits et ses choix. Chez les jeunes patients qui ont subi un traumatisme crânien, nous y arrivons dans la moitié des cas. »

Il n'y a donc pas de réponse simple à cette question difficile, aujourd'hui sans réponse, ni de raisonnement facile. Ce sont les accompagnants de ceux dont la conscience est altérée qui y sont confrontés en première ligne. Leurs réflexions et leurs choix sont d'autant plus compliqués qu'ils sont dans un lien affectif fort avec leurs proches.

Doté d'un million d'euros, le prix Generet va permettre au professeur et à son équipe de poursuivre leurs recherches sur les effets de certains traitements, tel l'*apomorphine*, un dérivé alcaloïde et un agoniste compétitif de la dopamine. Ils veulent vérifier chez quels patients cette substance, administrée dans le corps par injection sous-cutanée, peut stimuler les processus chimiques du cerveau. Une première phase de recherche, menée sur un petit groupe de patients, a donné des résultats encourageants.

Selon le professeur Laureys, tous les patients en état de conscience altérée mériteraient davantage d'attention de la part du monde médical et de la recherche. Il reste en effet beaucoup à faire au niveau de leur qualité de vie. Et les mentalités doivent évoluer, car une opinion dominante estime que les éventuels traitements sont inutiles. ■



© Thibault GREGOIRE

COEUR DU PROJET. Tisser un lien entre la famille et le coéquipier.

« **D**anièle a toujours été très à l'écoute de mes besoins, elle s'est beaucoup impliquée, que ce soit chez moi ou parfois de chez elle. Elle repartait avec mes problèmes en tête et revenait la semaine suivante avec des solutions. Danièle était là aussi le jour de mon accouchement, elle m'a aidée pour préparer ma valise, gérer les petites, faire le point avec moi avant d'aller à l'hôpital », raconte Élodie, mère de quatre filles dont le mari est peu présent à cause de son travail.

Venue du Burkina Faso en 2011 pour faire soigner son nouveau-né atteint d'une malformation aigüe de la moelle épinière, et rejointe quelque temps plus tard par son mari, Myriam est aujourd'hui mère de cinq enfants. « Lorsque nous sommes arrivés ici, on se sentait vraiment seuls. Chantal et Éric sont arrivés à point nommé. Ils sont pour nous une ressource, des repères. Et surtout, ce sont des personnes qui nous valorisent. Car nous sommes souvent dans une position où l'on se sent dévalorisés, parce que nous avons traversé tellement de situations difficiles, où on doit se battre pour tant de choses. »

COÉQUIPIERS BÉNÉVOLES

Danièle, Chantal et Éric sont des bénévoles envoyés par l'ASBL Le Petit vélo jaune. Ils font partie de la cinquantaine de coéquipiers qui, pendant environ un an, passent deux ou trois heures par semaine auprès de parents en difficulté. Des mères monoparentales, le plus souvent, mais aussi des pères seuls ou des couples, fragilisés par la vie, le plus souvent précarisés et toujours dans un total isolement. « De l'écoute, un accompagnement et une présence, une aide dans l'organisation de la maison ou dans la recherche de relais : notre association apporte ces réponses essentielles pour leur redonner confiance et les aider à faire le pas suivant », résume Vinciane Gautier. Avec Isabelle Laurent, issue comme elle du secteur social, elle a créé en 2013 cette association qui, l'an dernier, a accompagné quatre-vingts familles.

Pourquoi « le petit vélo jaune » ? « Le jeune enfant est motivé, il a envie d'apprendre à rouler à vélo, développe la responsabilité. Mais il a des craintes, des doutes. Il a besoin d'être mis en confiance, soutenu, qu'on lui donne quelques conseils et que, progressivement, on le lâche afin qu'il puisse partir seul. » Comme certains parents qui ne parviennent pas à gérer leur quotidien. Et la couleur jaune est celle du vélo sur lequel elle a appris à pédaler, et qui trône dans le bureau de l'ASBL.

RÉFÉRENTE DUO

Le plus souvent, ce sont des structures de première ligne, comme l'ONE (l'Office de la naissance et de l'enfance), des CPAS ou des maisons médicales qui guident des parents vers l'association. Si la demande rentre dans ses critères - une femme enceinte ou un couple ou un parent seul avec un enfant de moins de trois ans résidant à Bruxelles ou au centre du Brabant wallon -, une coordinatrice se rend alors au domicile de la personne avec une référente duo qui suivra le binôme formé le plus souvent par une coéquipière (les hommes sont encore hélas très minoritaires) et la famille. « Ce premier rendez-vous est très convivial, précise Vinciane Gautier. Il faut juste s'assurer que cela corresponde à ce que l'on peut apporter. Les coéquipiers sont des bénévoles, pas des professionnels, il ne faut pas les mettre dans des situations qui vont dépasser leurs compétences. »

« Cette prise de contact permet de se rendre compte de la réalité des familles, ajoute Pascale Staquet, coordinatrice à Bruxelles et psychologue. On vérifie qu'il n'y ait pas une problématique trop lourde ou que la famille n'ait pas simplement besoin d'une aide familiale ou d'une baby-sitter. Le but est de créer un lien de confiance. Des personnes ont tellement la tête sous l'eau que pour elles tout devient pénible, même ouvrir une enveloppe. »

La famille est recontactée le lendemain après lui avoir laissé une nuit de réflexion. En cas d'acceptation, la référente rem-

Une association d'aide aux jeunes parents

FAIRE TOURNER LA ROUE DANS LE BON SENS

Michel PAQUOT

De l'écoute, une présence et un coup de main : c'est ce que propose Le Petit vélo jaune, une ASBL bruxelloise qui, grâce à ses bénévoles, épaula chaque année plusieurs dizaines de familles en difficulté.

plit une fiche descriptive, succincte et anonyme qu'elle envoie à un coéquipier. « Celui-ci doit avoir une capacité de recul suffisante, remarque une référente, Claudine Joye. Et chacun n'a qu'une seule famille qu'il voit deux ou trois heures par semaine. Pas plus. »

CONFIANCE ET BON SENS

« Le cœur du projet, c'est le lien qui se tisse entre la famille et le coéquipier; insiste Vinciane Gautier. Cela nécessite de la confiance, du bon sens, de la tolérance. Ils forment une vraie équipe. Ainsi, les familles ne se sentent pas redevables et se confient. On réfléchit ensemble, on cherche des solutions. Et j'aime l'idée de décroiser les mondes, de permettre que se croisent des gens qui ne se seraient jamais rencontrés. C'est aussi une façon de déconstruire les stéréotypes, dans les deux sens. Une dame m'a par exemple dit qu'on lui avait affirmé que tous les Blancs étaient méchants. Nous nous rendons compte que le

monde que nous fréquentons ne va pas si mal. On a une vingtaine de nouveaux bénévoles chaque année. »

« Les coéquipiers peuvent faire des choses toutes simples avec la famille, comme explorer le quartier, note Pascale Staquet. Les parents sont pleins de ressources, mais ils se sont souvent repliés sur eux-mêmes. Dans un appartement, par exemple, les rideaux étaient constamment fermés et ce n'est que petit à petit que la mère s'est raccrochée à la vie. » Une autre maman ne sortait plus de chez elle car la poussette n'entrait pas dans l'ascenseur.

Des formations à l'écoute sont proposées aux coéquipiers dont les âges sont très variés et qui viennent de milieux professionnels extrêmement divers. Ils ont en outre l'occasion de se rencontrer lors de soirées soit « partages de vécus », soit thématiques organisées autour de sujets qui les concernent, tels les besoins physiologiques primaires ou le devoir de confidentialité. « Il faut être dans l'écoute,

sans vouloir imposer quoi que ce soit, ce qui nécessite une certaine finesse, témoigne l'une d'entre elles, ancienne enseignante primaire. Il ne s'agit pas d'être une super Nanny, on ne s'impose pas, on n'est pas là pour régenter. Il faut être soi-même, tout simplement. » Cette retraitée a accompagné trois mères très différentes : l'une en deuil de son bébé, une autre qui ne s'en sortaient pas avec ses jumeaux et une troisième sans papier qui ne parlait pas français. « On doit être là, écouter, soutenir, rendre confiance. On donne beaucoup, mais il faut faire la part des choses, et fermer la porte lorsqu'on rentre chez soi. » Au bout de neuf mois, la référente duo, le coéquipier et la famille se retrouvent afin d'anticiper le terme de cette belle aventure généralement d'un an. « L'arrêt a été difficile, pour moi comme pour elles. On avait un lien très particulier; j'étais comme une manie de remplacement. » Face au flux de demandes, le Petit vélo jaune recherche des bénévoles, avec l'espoir d'atteindre la centaine en 2020. ■

www.petitvelojaune.be/

Femmes & hommes

KIRILL.

Le patriarche de Moscou propose que l'Église orthodoxe ne bénisse plus les armes de destruction massive de l'armée du pays, car cela « ne reflète pas la tradition russe ». Les avis à ce propos seront récoltés jusqu'en juin. Cette tradition de bénédiction semble toutefois remonter au XXII^e siècle.

CYRIL GRIBOV.

Ce formateur au séminaire orthodoxe russe (Paris) a fait sensation le samedi 18 janvier en apparaissant dans la première émission de la saison 2020 de *The Voice* sur TF1. Il révèle que c'est une formidable vitrine qui va permettre faire connaître cette tradition notamment musicale qu'est le chant liturgique en Slavon.



PABLO VIRGILIO DAVID.

« Nous sommes paranoïaques au sujet du coronavirus, qui a à peine infecté un Philippin, mais nous ne semblons pas du tout nous soucier de ce virus de l'indifférence, qui a déjà tué des milliers de personnes. » L'évêque de Kalookan attire ainsi l'attention sur les nombreuses exécutions extrajudiciaires commanditées par son gouvernement pour lutter contre le trafic de drogue.

PEDRO SANCHEZ.

Le Premier ministre socialiste espagnol déterre la hache de guerre contre la puissante Église catholique locale en décidant de taxer tous ses immeubles non destinés au culte ou aux activités d'intérêt social.

MAXIME PRÉVOT.

Répondant à Pascal Vrébos (RTL) : « Je pense que les questions religieuses et philosophiques appartiennent à la sphère privée. Elles n'ont pas à être demain le ferment d'une idéologie politique, d'un parti politique. »



Propos recueillis par Michel PAQUOT

Empathie. Tous ceux qui ont un jour croisé la route de Jean-Jacques Cloquet s'en sont rendu compte : sa vie professionnelle, l'ancien joueur du Sporting de Charleroi, passé par Solvay et l'aéroport de Charleroi, l'a conduite sans jamais se départir de sa dimension empathique. Son arrivée l'an dernier à Pairs Daiza constitue pour lui un nouveau défi.

Jean-Jacques CLOQUET

« MA VALEUR FONDAMENTALE, C'EST L'HUMAIN »

— **Votre parcours est fortement lié au Hainaut. Est-ce un hasard ou une volonté de votre part ?**

— J'aime ma région. Je suis né à l'hôpital de Jolimont, à La Louvière, et j'ai habité pendant onze ans à Houdeng-Goenies. Mon père travaillant aux Ateliers de construction électrique de Charleroi (ACEC), on a déménagé dans le sud de Charleroi. J'ai fait mes études à Mons, j'ai joué au Sporting et j'ai travaillé chez Solvay. Je suis président des Lacs de l'Eau d'Heure, j'ai dirigé l'aéroport de Charleroi et aujourd'hui, je suis à Pairi Daiza. Je suis une sorte d'ambassadeur du Hainaut, et j'en suis fier. J'ai sept enfants, et mon combat, c'est pour ceux qui suivent. Me dire « je vais avoir un grand coffre-fort » ne m'intéresse pas. Mon intérêt est de transmettre. À l'aéroport, avec mes équipes – je ne parle jamais au « je » -, nous avons développé un business qui a généré en dix ans quasiment cinq mille emplois directs, indirects et induits. À Pairi Daiza, on est dans la

« Je ne suis pas un extraterrestre, juste un gars qui s'investit pour sa région et qui travaille. »

même mouvance, on veut faire de ce parc le plus beau du monde – il l'est déjà d'Europe. Fameux challenge ! Et l'on voudrait que les Lacs de l'Eau d'Heure deviennent un centre autour duquel les gens rayonnent, aillent visiter Chimay, fréquentent les restaurants, etc. Le

— **Vous auriez pu partir à l'étranger ?**

— Chez Solvay, j'aurais pu aller en Thaïlande, comme certains de mes collègues. J'ai fait le choix de rester dans ma région, il y a tellement de choses à faire ici ! Sans jamais m'engager en politique, même si on me l'a proposé, et même si on m'a tour à tour collé une étiquette chrétienne, socialiste ou libérale. J'ai énormément d'estime pour ceux qui en font, c'est souvent ingrat. J'ai toujours dit au monde politique que je me battrais sans cesse pour des enjeux publics et justes. Si j'ai des coups de gueule, ce n'est pas pour faire mal, mais pour dire que c'est injuste.

— **Vous accordez une grande importance à la valeur travail...**

— Pour moi, l'activité économique est fondamentale. Les gens doivent être en activité, ne serait-ce que pour avoir du beurre à mettre sur leurs tartines. Mais aussi psychologiquement, pour se sentir utiles. Je ne suis pas un extrater-

restre, juste un gars qui s'engage pour sa région et qui travaille. Chacun a le devoir de s'investir. Et on peut toujours progresser. Celui qui croit tout savoir n'a rien compris. Aux ingénieurs à qui je donnais des diplômes, je leur demandais de regarder ce qui était écrit au verso. Ils étaient un peu perturbés car la page était blanche. Je leur disais alors que ce document prouvait qu'ils étaient capables d'apprendre. Toute leur vie, ils vont apprendre.

— **Vous avez l'impression d'être un patron atypique ?**

— Si je le suis, c'est sur le côté humain. Je n'ai pas de problème avec ceux qui gagnent très bien leur vie s'ils ont bien réussi. Mais ceux qui se la « pètent » de trop, ce n'est pas mon truc. Et il ne faut oublier personne dans la réussite. Ma valeur fondamentale, c'est l'humain. Beaucoup de gens disent que je suis trop gentil, certains m'appellent le « gourou du bien-être ». Je m'en fiche, car ça donne des résultats. Toute personne, à son niveau, a quelque chose à apporter à son entreprise. C'est cela avoir de la considération. Et derrière le retour sur cette considération, on trouve un absentéisme très faible – trois pour cent -, l'absence de grève, la fierté d'appartenance, etc. L'aéroport de Charleroi est celui qui a la meilleure ponctualité au monde. Un ensemble de personnes participe à cette réussite.

— **Ces valeurs humanistes, vous les tenez de votre enfance ?**

— Oui, je le pense, même si c'est aussi une question d'ADN, et j'ai celui de l'émotionnel. Mes deux grands-pères appartenaient à des milieux très différents : l'un était un grand ponté dans le groupe Boël, l'autre était ouvrier et délégué syndical. On m'a toujours fait comprendre l'importance de l'humain, le respect de l'autre.

— **La religion était-elle présente ?**

— J'ai eu une éducation religieuse, j'ai été enfant de chœur. Puis j'ai moins pratiqué, je n'ai pas été d'accord sur tout. Mais au-delà de la religion, quelle qu'elle soit, ce sont les valeurs qui priment.

— **Pourquoi avez-vous choisi des études d'ingénieur civil ?**

— J'étais très fort en math et en physique, et mon père avait fait ces études-là. Elles apprennent à décortiquer les problèmes et à trouver des solutions, ce qui me plaît. Cela me convenait bien, ça m'a donné une méthodologie face aux problèmes. Avec le recul, je pense pourtant que ce n'était peut-être pas des études pour moi, je ne suis pas quelqu'un qui travaille dans un bureau d'études.

— **Que vous a appris le football que vous avez pratiqué au Sporting de Charleroi, puis à La Louvière, tout en poursuivant vos études ?**

— Ce que j'en retiens, c'est l'esprit d'équipe. Le foot possède plusieurs aspects. Tout d'abord, on forme une équipe

« Je veille à toujours privilégier l'intérêt général et je recherche autant que possible le consensus. »

et on se respecte. J'avais la chance d'être à l'université, tandis que d'autres ne savaient ni lire ni écrire. Ensuite, il faut toujours se remettre en question. Ce n'est pas parce que l'on gagne une fois que l'on va gagner la fois suivante. Et inversement, ce n'est pas parce que l'on perd que c'est la fin du monde. En

entreprise, c'est la même chose. Ce n'est pas parce que tu es face à un problème qu'il n'existe pas de solutions. À mes collaborateurs qui viennent avec un problème, je leur demande de me montrer qu'ils ont étudié des solutions. Si ce ne sont pas les bonnes, ce n'est pas grave, ils ont fait l'effort d'en chercher.

— **Vous n'avez jamais pensé devenir joueur professionnel ?**

— Je n'étais pas une vedette, j'étais un besogneux, je faisais ce qu'il fallait faire, à ma place. Et puis, vers vingt-et-un ans, j'ai eu le genou pété et je n'ai pas joué pendant huit mois, me rendant compte que je n'étais plus grand chose. D'un autre côté, mon père m'a obligé de terminer mes études. Je ne le regrette pas : lorsque ça allait moins bien dans mes études, le sport me libérait l'esprit, et vice-versa. C'était un bel équilibre. Mais pas facile, j'avais le temps de ne rien faire d'autre, d'aller au cinéma, dans les musées. D'où ma frustration au niveau culturel.

— **En 2003, vous êtes chassé du Sporting de Charleroi, dont vous étiez le directeur général depuis un an. Et en 2007, la Carolorégienne, une société de logements sociaux où vous êtes directeur technique et qui est secouée par des scandales politiques dont vous n'êtes en rien responsable, vous met à son tour dehors. Comment vivez-vous ces épisodes ?**

— Tu perds confiance en toi, tu ne sais pas ce qui t'arrive. Et dans ces moments-là, ton cercle relationnel rétrécit. Heureusement, tu as ta famille, des amis fidèles et d'autres qui surviennent auxquels tu ne t'attendais pas. J'en retire quatre messages : la vie n'est pas un long fleuve tranquille ; on peut toujours rebondir ; il faut croire en l'Homme avec un grand H ; et il faut être courageux et avoir des valeurs. Pour la Carolorégienne, j'aurais préféré qu'on m'explique pourquoi on ne voulait plus de moi, plutôt que de parler de surqualification. Même mes enfants se demandaient ce qui se passait. C'était très dur. Le personnel a fait grève pour moi, mais je lui ai dit que cela ne servait à rien.

— **Comment êtes-vous arrivé chez BSCA, la société qui gère l'aéroport de Charleroi ?**

— Fin 2007, on m'a demandé de m'occuper du non aérien et de l'organisationnel. Puis, quelques mois plus tard, des ressources humaines, ce qui était un peu ma tasse de thé, même si ce n'était pas ma spécialité. Cela répondait à un besoin de recréer un climat d'intéressement, de considération. En 2009, j'ai été désigné comme directeur général faisant fonction, sans postuler au poste. Les mois passaient, j'apprenais le métier et je suis devenu le CEO

fin 2010. Je n'ai donc poignardé personne. On m'a très vite mis dans un rôle de chef d'orchestre. J'ai formé une dream team composée de gens beaucoup plus forts que moi dans les différents domaines. Et toujours avec une vision à moyen et long terme. En veillant à préparer le personnel et les infrastructures pour qu'ils soient capables de faire face aux évolutions.

— **Aujourd'hui, l'avion est de plus en plus remis en cause à cause de la pollution qu'il engendre...**

— Cela fait partie des risques qu'une entreprise doit mesurer, il faut anticiper. Que va-t-il se passer dans les trois-cinq ans ? Probablement, les courtes distances vont souffrir, on se recentra sur les long-courriers.

— **Le titre de « manager de l'année » reçu en 2018, vous l'avez aussi vécu comme une revanche ?**

— Je ne parlerai pas de revanche, même si, à certains moments... Ce titre a été très inspirant pour moi parce que l'entreprise ne dégagait pas des résultats extraordinaires et que je la quittais. Cela m'a donné confiance dans mon type de management. Et quand je vois le nombre de conférences auxquelles je suis invité – jusqu'à trois par semaine ! –, je me rends compte que le message est capté. Beaucoup de gens me demandent de venir expliquer dans leur entreprise ma manière de faire. La jeune génération a besoin de ça. Le bien-être du personnel, ce n'est pas uniquement de l'argent. C'est l'intérêt qu'on lui porte, sa participation au développement de l'entreprise et la pérennité de celle-ci, la flexibilité, un meilleur ratio entre vie professionnelle et vie privée, etc. Et si une partie des gains reviennent aussi aux employés, c'est très bien. Je veille à toujours privilégier l'intérêt général et je recherche autant que possible le consensus, même si je dois aussi trancher. J'essaie alors de prendre la décision la plus juste possible en expliquant toujours pourquoi.

— **Et pourtant vous avez quitté l'aéroport...**

— Dans une interview, j'ai dit être attentif à toute proposition. Et Éric Domb [fondateur et copropriétaire de Pari Dai-za] m'a proposé de le rejoindre. Le plus dur a été de quitter la famille que j'avais créée. Au parc, j'apprends tous les jours. Éric Domb ne fait pas de cadeau, il est très exigeant car il vise l'excellence. Mon choix de vie est de continuer à grandir, ce n'est pas un problème pour moi de me remettre en question. J'aime relever des défis.

— **Quelle est, pour vous, l'importance de la famille ?**

— Elle est primordiale. J'essaie modestement de donner la qualité, car la quantité n'est pas toujours là, j'ai beaucoup d'activités. J'organise deux types de repas : un familial le dimanche soir avec des frites et fricadelles, et un autour des boulettes sauce tomate de ma mère où viennent des gens issus d'horizons très différents. Je mets ainsi en contact des personnes qui ne se connaissent pas. J'ai été élevé dans ce genre d'esprit. Je suis aussi parrain de Génération C, des jeunes qui ont créé un club d'affaires pour changer les choses à Charleroi.

— **Vous êtes optimiste pour l'avenir ?**

— À fond ! Certains disent d'ailleurs que je suis un idéaliste. Et si j'ai des moments de relâchement, ils ne durent jamais longtemps. Je repars, car il y a toujours des gens qui veulent construire avec toi. Et il paraît que je suis assez inspirant. ■

Didier ALBIN, *Jean-Jacques Cloquet. Grandir et faire grandir*, Gerpinnes, Kennes, 2019. Prix : 19,90€. Via *L'appel* : -5% = 18,91€.

Stavelot : le carnaval se prépare

APPRÊTE TON CHAR!

Photos et Textes : Stephan GRAWEZ

Jacques Close est Premier Chancelier des Blancs Moussis. Depuis quarante ans, il participe à la préparation des chars pour le carnaval de Stavelot. Un événement festif qui rassemble des milliers de participants à chaque Laetare. À Stavelot, ces réjouissances, qui marquent historiquement comme une pause durant le quatrième dimanche du Carême, fêteront leur cinq cent dix-huitième édition. Depuis plusieurs mois, c'est la mobilisation générale dans les treize sociétés folkloriques locales. Tous les jours, chacun s'affaire : soudeurs, menuisiers, bricoleurs divers, et aussi couturières...



LE CAMION DES BLANCS MOUSSIS.

Dans une ancienne tannerie, la décoration du camion rassemble près d'une trentaine de bénévoles. La structure métallique est soudée, puis bardée de treillis qui seront recouverts de papier mâché et de bandelettes de plâtre. Les chars sont la fierté des différentes sociétés qui défilent dans les rues de Stavelot. Chacune d'entre elles tient à garder un suspens sur le thème qui décorera son char. Les Blancs Moussis préparent une pieuvre. Mais chuuuut !



HAUT LES MASQUES.

Pas de Blanc Moussi sans son masque légendaire au nez pointu ! Fruit d'un travail plus minutieux, il faut compter six à huit heures pour fabriquer une pièce : moule en polyester recouvert de fibre de verre et de résine, puis peinture, collage du nez, découpe des yeux et de la bouche. Cette année, une soixantaine de masques ont été fabriqués pour remplacer les abîmés ou équiper les nouveaux venus parmi les Blancs Moussis.



JOËL : AU TREILLIS.

Les bénévoles sont de tous âges. Une dizaine de pensionnés et vingt plus jeunes se relayent autour de la construction du char. À la Laetare, les Blancs Moussis seront environ trois cent quatre-vingts hommes et enfants à animer le cortège. En espérant remporter le prix du plus beau char.



BEDO ET FIFINE.

La machine à fabriquer les confettis à septante-deux ans de bons et loyaux services. Bedo veille sur sa machine, baptisée Fifine. Elle produit quarante kilos de confettis à l'heure. L'approvisionnement des camions qui bombardent le public de confettis est aussi un fameux défi.



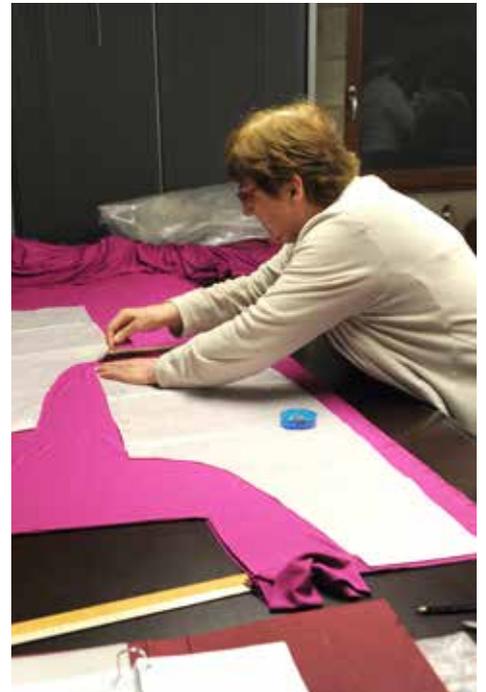
CINQ TONNES.

Pendant le cortège, les Blancs Moussis lanceront cinq tonnes de confettis. La majeure partie est soufflée depuis le camion à l'aide de moteurs et de tuyaux dissimulés au cœur du camion. Les « troupiers » lanceront, eux, jusqu'à une tonne et demie à la main.



LES ZYGOMARS.

Où sont les femmes ? Si les chars et les grands assemblages sont l'œuvre principalement des hommes, les femmes ne sont pas en reste. Pour les sociétés qui créent de nouveaux costumes chaque année, la tâche est ardue. Chez les Zygomars, le thème 2020 sera « Entre rêves et cauchemars ». Après le vote sur les propositions de costumes et l'achat des tissus en Hollande, vient la découpe. Chaque membre confectionnera ensuite son costume. Pour les cent soixante Zygomars qui défileront, des milliers de mètres de tissus et six mille mètres de rubans seront nécessaires.



AFFAIRE DE FAMILLE.

Chez les Zygomars, comme dans beaucoup de sociétés locales, les préparatifs sont davantage une affaire de famille que d'hommes ou de femmes. Certes, la répartition des tâches est assez nette. Mais la mobilisation est une longue aventure, tout le monde se connaît et participe aux activités lucratives durant l'année permettant de financer le carnaval. Dans la plupart des groupes folkloriques (sauf chez les Blancs Moussis), les participants dans le cortège sont mixtes.

LES DJOYEÛS PIGN'TEÛS.

La société des Joyeux Buveurs fête ses cinquante ans. Le thème 2020 sera « Festival de la Jungle ». Tous les soirs, les membres s'activent. Avec une seule envie : remporter le prix du char, celui des costumes ou celui des animations, que les neuf sociétés participantes au concours se disputeront.

Le rapport au plaisir

PLAISIR DES SENS,

QUÊTE DU SENS

Laurence FLACHON

Pasteure de l'Église protestante de Bruxelles-Musée (Chapelle royale)



Réhabiliter nos cinq sens, c'est dire la diversité de notre relation à Dieu. Et c'est par le corps que nous entrons en humanité.

Dialogue entre deux membres d'église :

- Tu suis toujours ton cours de remise en forme ?

- Oui, c'est comme la conversion, un processus continu.

- Je croyais que la grâce arrivait toute seule et qu'il suffisait de l'accepter.

- Oui, mais la graisse aussi arrive toute seule. Et il faut décider de la combattre !

Un dialogue qui ne manque pas de spiritualité... Nous sommes un corps. Un corps en relation. Un corps doté de cinq sens. Il nous arrive de croire que certains d'entre eux sont plus importants que d'autres ou plus adéquats dans notre relation à Dieu. Mais ne sommes-nous pas appelés à le louer, à l'aimer de tout notre être ?

LES VISAGES DU PLAISIR

« Heureux l'être humain qui trouve son plaisir dans la loi du seigneur et qui redit sa loi jour et nuit. » (Psaume 1, 2) « Je prends plaisir à la loi de Dieu. » (Rm 7,22) Méditer, se laisser imprégner par la Parole en l'écoutant, en la répétant, c'est mettre en jeu l'ouïe et la vue. Mais l'on peut aussi prendre et savourer... Dans le toucher d'un bon pain donné avec attention, dans la douceur ou l'épicé du vin savouré à petites gorgées s'expérimentent le don de Dieu et la communion fraternelle. La relation à Dieu passe aussi par nos papilles, par notre ventre. Et par notre odorat. Lorsqu'une femme inconnue répand sur Jésus un parfum de grand prix, elle effectue un geste prophétique signi-

fiant, que la réprobation morale des disciples ne sait pas immédiatement reconnaître. À travers ce geste, le parfum répandu, pourtant, trace un chemin, ouvre une perspective : celle du Royaume qui permet des actes de générosité gratuite. Réhabiliter nos cinq sens, c'est dire la diversité de notre relation à Dieu, c'est témoigner en actes de cette grâce qui n'exclut personne.

L'anthropologie biblique considère l'humain comme un tout. Le corps que nous sommes avec ses besoins, sa beauté, ses forces et ses faiblesses doit être traité avec respect. Respect et amour. Car c'est par lui que nous entrons en relation, donc en humanité ; c'est par lui que nous éprouvons plaisir et douleur, que nous ressentons la vie et sa valeur.

UN CORPS LIBÉRÉ

Dans la Bible, il n'est pas question de « canon » particulier pour le corps. Celui-ci n'est pas normé, il est libéré. Libéré pour la relation amoureuse, libéré pour la relation spirituelle quand il se fait « temple de l'Esprit ». Et les deux sont liés. La bonté de la création, l'indispensable de la relation y sont maintes fois affirmés. Les premières pages de la Genèse évoquent l'ambivalence de la sexualité présentée comme celle du désir lui-même : dans la relation à l'autre, je peux expérimenter le plaisir et l'émerveillement en reconnaissant sa différence, sa complémentarité, qui est aussi une limite à mon propre désir ; ou je peux au contraire considérer cette limite comme intolérable et chercher à m'emparer de l'autre. « *Ce qui est en jeu dans le désir, c'est la relation à Dieu* », souligne Éric Fuchs. Dieu est-il l'obstacle sur le chemin de l'auto-affirmation humaine ? Ou est-il l'Autre qui, certes, limite la toute-puissance de mon désir, mais pour le structurer en reconnaissance d'autrui ?

La Réforme a revalorisé le mariage et mis en avant la bonté de la sexualité conçue comme un don de Dieu. « *Au reste, ce que Dieu permet à une jeune femme de s'éjouir avec son mari est une approbation de la bonté et douceur infinie du mariage* », écrit Jean Calvin. Le mariage est le lieu où s'expérimentent le désir, l'amitié, l'échange, et son but premier est l'épanouissement des partenaires qui passe par le plaisir sexuel.

La foi élargit le plaisir aux dimensions de l'Amour ; la quête se fait joyeuse et respectueuse de l'autre dans sa singularité, partage plein de reconnaissance vis-à-vis du plaisir donné et reçu, approfondissement d'un idéal apaisé et passionné de co-humanité. ■

Le rapport au plaisir

AU-DELÀ

DES INTERDITS

Josiane WOLFF

**Présidente du Centre d'Action Laïque du
Brabant wallon**



**Que penser de
notre époque où
le passage du
désir au plaisir se
doit d'être le plus
immédiat possible ?**

Plaisir de manger, d'écouter de la musique, de regarder un coucher de soleil, de caresser l'être aimé... Plaisirs du corps et de l'âme. Plaisirs réels ou imaginés, fantasmés, inavouables, inaccessibles... Le rapport au plaisir est tellement vaste, mais aussi tellement intime, que c'est sur la pointe des pieds que me viennent les mots de cette chronique. Avouerais-je que, parfois, se livre dans ma tête un bref combat d'arrière-garde : des tabous invectivent mon libre arbitre. Des relents du passé, empreinte jamais effacée d'une culture judéo-chrétienne, me murmurent à l'oreille qu'éprouver du plaisir est un peu suspect. Serait-ce une « mauvaise chose » que de céder aux pulsions qui apportent délices et volupté ?

PLAISIR RAISONNABLE... OU PAS

Il n'est pas rare que l'on réduise la notion de plaisir à l'épicurisme, courant de philosophie fondé à Athènes en 306 av. J.-C., pour lequel l'atteinte du bonheur est directement liée à la satisfaction des désirs. Cette « doctrine d'Épicure » est pourtant un hédonisme fort raisonnable qui ne prône en fait que des désirs « naturels et nécessaires ». C'est Épicure lui-même qui précisait : « *Quand nous disons que le plaisir est notre but ultime, nous n'entendons pas par-là les débauchés ni ceux qui se rattachent à la jouissance matérielle.* » Que penser de notre époque où le passage pulsionnel du désir au plaisir se doit d'être le plus immédiat possible ? Il est vrai que vouloir se faire plaisir sans attendre est tout sauf raisonnable et synonyme, le plus souvent, de jouissance matérielle.

Prioriser et patienter seraient les mots clés de la gestion raisonnable du jardin de nos envies. On constate

pourtant que dans certains foyers dont les revenus nets mensuels sont compris entre mille cinq cents et deux mille cinq cents euros, le budget moyen d'achats-plaisir peut dépasser quarante pour cent des revenus. La société de consommation ne serait-elle pas plutôt une société de consolation ?

PLAISIR SUSPECT

Mais finalement, est-ce une bonne chose que de céder à ses pulsions ? Bien entendu, c'est plus qu'interpellant de voir à quel point la recherche du plaisir « à tout prix » peut être associée à un contexte peu relucant, fait d'obscénités, d'abus de faiblesse à l'occasion, d'inconséquence toujours ! La parole qui se libère depuis peu chez les femmes nous révèle des témoignages qui laissent sans voix : des adultes qui ont abusé de collaboratrices, de jeunes filles à peine pubères parfois, simplement parce qu'ils en avaient l'envie et le pouvoir... On ne peut le nier. Ce plaisir-là est, à mon sens, une totale négation de l'autre qui devient un simple objet de jouissance.

La notion de plaisir divise depuis toujours. Selon les uns, de tradition puritaine, qui opposent le corps à l'esprit, il convient de combattre cette partie animale de l'homme au nom de la vertu. Pour les autres, de tradition épicurienne, le plaisir est au contraire associé à des stimulations bénéfiques et n'est en rien condamnable.

Sur les traces de Pavlov et Darwin, Michel Cabanac, quant à lui, soutient que l'émotion est un aspect de l'intelligence. Ce physiologiste canadien, docteur de l'Université Laval, soutient que « *la recherche du plaisir est la force motrice qui gouverne nos comportements et nos prises de décision et, à ce titre, elle peut être considérée comme la cinquième grande force de la nature* ». Personnellement, j'aime cette approche. ■

Michel CABANAC, *La cinquième influence ou la dialectique du plaisir*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003. Prix : 27,05€. Via L'appel : - 5% = 25,70€.

*Le rapport au plaisir***LA QUESTION****DU PLAISIR ET DU BIEN****Hicham ABDEL GAWAD****Écrivain**

La spiritualité rappelle que la sensation de plaisir centralisée est une dangereuse illusion car, en plus de mener à une impasse, elle masque l'essentiel de notre existence.

Il est à bien des égards légitime de dire que les pays les plus développés au monde puissent être qualifiés de « sociétés de l'abondance ». Par cette appellation, on désigne des sociétés à l'intérieur desquelles, toutes choses étant égales par ailleurs, l'insatisfaction des besoins primaires devient l'exception. Ce type de sociétés propose un confort de vie qui permet l'émergence de projets de vie qui dépassent la simple survie.

Parmi ceux qui ont pu émerger à une échelle collective, on a retrouvé dès les années 70 la fameuse « jouissance sans entrave » qui succédait, tout en s'y opposant, à un modèle plus traditionnel et ascétique mettant plutôt l'emphase sur la répression des désirs par des actions d'astreintes, notamment d'inspiration religieuse (lire à ce titre les travaux du sociologue belge Jean-Pierre Hiernaux, professeur émérite à l'UCLouvain).

Cette idée de « jouissance sans entrave » place comme projet de vie la satisfaction des désirs individuels ou, pour le dire autrement, la réalisation de toutes les potentialités de l'individu. En d'autres termes, le plaisir devient l'objectif final de l'existence.

DÉPRESSION ET ADDICTION

Un tel projet de vie ne peut qu'être problématique dès lors que la logique du plaisir est poussée jusqu'au bout. La jouissance, c'est-à-dire le plaisir paroxysmique, est en effet le résultat d'un procédé biochimique bien connu aujourd'hui. C'est le circuit de la récompense du cerveau qui engendre la sensation de bien-

être devenant plaisir puis, au final, jouissance. Or, l'abus de ce circuit peut mener, d'une part, à l'épuisement et, d'autre part, au court-circuit. Ce qui aboutit respectivement à la dépression ou à l'addiction. Autrement dit, il existe une limite biologique à la sensation de plaisir. Dès lors, le projet de la jouissance sans entrave semble relever de l'impasse.

Nous aboutissons là à un problème de taille : il semble que le rapport au plaisir soit balisé par la vie elle-même. Dans une société de survie, il est impossible de jouir sans entrave à cause des impératifs de survie. Dans une société de l'abondance, il est aussi impossible de jouir sans entrave sous peine de dépression ou de phénomènes d'addiction parfois sévères. C'est à ce niveau que la spiritualité nous rappelle que la sensation de plaisir, dès lors qu'elle est centralisée, devient une dangereuse illusion car, en plus de mener à une impasse, elle masque l'essentiel de notre existence.

RECHERCHE D'HARMONIE

Toute tradition spirituelle enseigne en effet que l'individu n'est pas séparable d'un grand Tout, et que la recherche d'harmonie de soi avec ce grand Tout est le but essentiel de l'existence. Dans ce schème, le plaisir n'est pas une fin ni même un moyen, mais une expérience.

Cette expérience du plaisir doit nous amener à nous connaître nous-mêmes, de la même façon que nous nous découvrons aussi dans l'expérience de douleur. Dans la tradition islamique, le signe d'une expérience réussie du plaisir est l'attitude de reconnaissance (« shukr » en arabe), notamment et surtout quand la reconnaissance perdue alors que la douleur succède au plaisir (ce qui est inévitable au cours d'une vie).

Cette attitude de reconnaissance indique ainsi que le croyant a compris que ce monde est avant tout une occasion de se connaître lui-même et de connaître ce grand Tout auquel il cherche à se reconnecter. Et non une récréation géante destinée à surcharger son circuit cérébral de récompense. ■

Le rapport au plaisir

UN JEU

COLLABORATIF

Floriane CHINSKY

Dr. En Sociologie du Droit, Rabbin à Judaïsme En Mouvement



« Tu feras plaisir à ton prochain comme à toi-même » : un commandement hédonico-écologique.

Notre cerveau contient un mécanisme appelé le « système de récompense » qui nous procure du plaisir lors de la satisfaction de nos besoins. Ce centre joue un rôle fondamental dans notre affectivité et notre motivation, c'est lui qui nous entraîne dans les comportements nécessaires à notre survie. Depuis la création de la publicité et des réseaux sociaux, il est manipulé de façon consciente pour servir les intérêts particuliers. Car il est également au centre des processus d'addiction. Le rôle ambivalent du plaisir en a fait un enjeu philosophique important. Faut-il s'y consacrer dans un *carpe diem* effréné ou le réprimer par la culpabilisation ?

La tradition juive opte clairement pour une utilisation canalisée. Le Talmud Babylonien affirme (Taanit 11a) : « *Toute personne qui se tient dans le jeûne est considérée comme fautive.* » Manger, lorsqu'on le peut, est un devoir. Le plaisir de la nourriture est comparable à toutes les autres satisfactions : « *Si celui qui a contristé son âme en s'interdisant uniquement le vin est considéré comme fautif, a fortiori celui qui s'interdirait toute chose combien plus encore !* »

CIRCUIT NEURONAL

Notre force d'action se fonde sur notre équilibre nutritif, émotionnel et spirituel, il est de notre devoir d'y veiller, le circuit neuronal de la récompense est à notre service dans ce but. Il est un outil important, et non pas une valeur ou un objectif. Sa mise en action doit être cadrée et la façon juive de procéder consiste à exprimer verbalement le sens de nos actions : « *Toute personne qui tire plaisir de ce monde sans prononcer de bénédiction, c'est comme s'il avait commis un détournement vis-à-vis de l'Éternel et de l'Assemblée*

d'Israël », nous dit Rabbi Hanina bar Papa, sage du IV^e siècle vivant en Israël (Talmud BeraHot 35b). Nommer le plaisir que nous expérimentons permet d'impliquer le cortex frontal plus évolué, d'introduire du « moi » là où était le « ça », de poser de la conscience et de la liberté, bref, de l'humanité. Les bénédictions juives, aussi bien que les chrétiennes et musulmanes ou le travail de pleine conscience, peuvent jouer ce rôle.

Cette recherche de la conscience n'est pas toujours facile. Exprimer clairement nos désirs a quelque chose de tabou. Le « *Ce n'est pas bien de demander* » se transforme souvent en des jugements silencieux étouffants, tels que des « *Mais tu devrais savoir ce que je pense* », « *Tant pis, je souffrirai en silence* », « *Tu verras quand tu seras dans la même situation* », etc. S'autoriser à demander pour sa propre satisfaction est un vrai « travail du cœur », nécessaire à l'amour du prochain comme de soi-même.

POUR UN MONDE MEILLEUR

L'expression directe des besoins telle que la préconise la communication non violente permet de jouer dans un jeu collaboratif et non compétitif : voici mes besoins, ils sont légitimes, partage les tiens, qui sont légitimes, et faisons de notre relation et de notre vie le plus grand plaisir possible. Plaisir qui peut, et qui doit, nous donner la force de contribuer à un monde meilleur. La vision juive considère que ni nous-mêmes ni notre plaisir ne sommes le centre du monde, et Abraham dit à « dieu » : « *Je ne suis que cendre et poussière.* » Cette expression de grande humilité est prononcée dans un cadre de grande impertinence : la négociation avec le Créateur pour sauver Sodome et Gomorrhe. (Genèse 18 :27)

Rabbi SimHa Bounam, Rabbin polonais du XVIII^e siècle, recommande que nous gardions toujours cet équilibre entre ambition démesurée et humilité : pour nous le rappeler, il propose que nous mettions dans l'une de nos poches un papier avec ces mots prononcés par Abraham : « *Je ne suis que cendre et poussière* », et, dans l'autre, un contenant les mots : « *Le monde a été créé pour moi seul.* »

L'humilité et la force, nous en avons besoin aujourd'hui pour agir en faveur de notre survie présente et future, de celle des êtres humains de tous les continents, de toutes les espèces vivantes. Il est temps d'écarter les plaisirs manipulés, de mettre au centre les plaisirs vitaux, et de les célébrer avec enthousiasme et responsabilité. ■

Temps actif, temps passif

LE RETARD, UNE BOUFFÉE D'AIR SALUTAIRE

Chantal BERHIN

« Je n'ai pas le temps. » Cette phrase qui sert parfois d'excuse bidon est révélatrice de la course folle dans laquelle les gens sont pris. En contrepoint, Hélène L'Heuillet fait l'éloge du retard comme stratégie de résistance.

La société encense la fluidité, la flexibilité, l'urgence et la vitesse, constate Hélène L'Heuillet, philosophe et psychanalyste, dans son récent ouvrage *Éloge du retard*. Dans le mode de vie actuel, tout doit être rentabilisé, y compris le temps libre. Happé dans ce mouvement, l'être humain est victime consentante d'un combat destiné à gagner du temps. Une angoisse le hante : être en retard. Cette accélération, on la constate dans la plupart des domaines de la vie sociale. Toute attente - à la caisse du supermarché, au guichet de la poste, au téléphone - exaspère.

Le contrôle du temps s'est aggravé ces dernières années avec de nouveaux moyens de se surveiller les uns les autres. On constate que les jeunes pensent devoir se réaliser entre vingt et trente ans, parce qu'avant ils sont trop jeunes et après, ils seraient trop vieux. Le temps de la vie se serait-il rétréci, alors que sa longévité a augmenté ?

COMPTER LES MOUTONS

Par rapport au travail, on se situe dans une certaine saugrenerie, estime Hélène L'Heuillet, qui constate qu'après 1920, le travail a subi une transformation radicale : il est devenu plus réglementé, plus discipliné, par rapport à un passé où le système de travail était plus artisanal. Mais même au cœur de cette évolution, on conservait la possibilité de s'arrêter en fin de journée et de passer à autre chose. Or, aujourd'hui, le rythme de travail est devenu indiscipliné : le temps actif s'est mis à empiéter sur le temps passif. La limite entre travail et non travail a tendance à ne plus exister. Où est la frontière ? Certains travailleurs s'endorment avec leur ordinateur sur les genoux parce qu'ils envoient encore quelques mails avant de s'endormir, et il n'est pas rare que l'on se serve de ses vacances pour rattraper le retard pris au travail.

L'auteure interprète les insomnies, très caractéristiques de la société actuelle, comme la conséquence d'un temps trop rempli pendant les journées. Un temps qui, singulièrement, est vide de temps pour soi. « *Quand on manque de temps pour soi pendant la journée, on en prend la nuit, en ne dormant pas. (...) L'insomnie est une rébellion contre la fatigue, une révolte intime du culte que nous rendons à notre insu à l'efficacité.* »

PETITS INTERSTICES

« *On n'a qu'une vie* », disent les gens pressés d'utiliser leur temps ou celui des autres à la vitesse supérieure. Erreur, selon la philosophe, pour qui l'expression relève d'une mauvaise compréhension du sens de l'existence. Il s'agit d'un prétexte chez certains pour accélérer le rythme de leur vie, en augmenter l'intensité et en faire « *une succession de satisfactions pulsionnelles* ». Dans cette vision des choses, la vie est une performance.

Elle insiste : le retard est salutaire. Il apporte « *une bouffée d'air dans les emplois du temps saturés* ». Grâce au retard, on a beaucoup plus qu'une vie ! Le retard permet d'en saisir la valeur. Il est ce supplément de temps qui ouvre sur l'ailleurs. Il est constitué de petits interstices où il ne se passe rien, où l'on est juste en train de se centrer sur son temps subjectif. Et si celui-ci est balayé, alors, dans l'urgence, on fait n'importe quoi. Selon Hélène L'Heuillet, on ne sort pas de l'urgence en allant toujours plus vite. Le résultat de ce trop vite est un manque d'espace psychique intérieur.

HORLOGES CONTRAIGNANTES

Contre ce rythme endiablé, l'auteure prend la défense d'une attitude qui consiste à « *prendre le temps du temps* ». Il doit exister, rappelle-t-elle, un temps pour le travail et un temps pour le repos. Bien sûr, ne rien faire n'est pas possible et ce n'est pas cela qui est demandé. De même qu'il ne s'agit pas de faire lanterner par plaisir les personnes qui nous ont fixé rendez-vous. « *Nous avons besoin d'horloges contraignantes. Comment s'entendre, se trouver, se retrouver sans rendez-vous ? Comment travailler sans horaires ?* »

Elle est bien claire au sujet du vivre ensemble : le comptage du temps est nécessaire à soi-même et à la vie en société. « *Nous ne pouvons certes pas vivre selon notre propre temporalité* », sans quoi toute vie sociale est impossible. Il n'est donc pas question, dans l'éloge du retard, de vivre sans échéance. Ni d'applaudir le retardataire professionnel qui se moque des gens qui l'entourent, entretenant « *un rapport défaillant à l'altérité* ».

L'éloge du retard invite à se mettre dans une disposition



HEURES. Les rythmes de vie sont-ils des rythmes de mort ?

mentale qui favorise une certaine prise de distance par rapport à l'urgence. À prendre des chemins de traverse, à ne pas aller droit au but... Hélène L'Heuillet développe quelques exemples de retards en phase avec le style de vie d'aujourd'hui. En ne répondant pas immédiatement aux SMS, en laissant un temps de réflexion avant une réponse, en bannissant le « *tac au tac* », on sort de la logique du tout tout de suite. Il s'agit de retrouver son ordre propre, une certaine discipline qui est « *presque une anti-discipline* ». « *Même au travail, il est nécessaire de s'arrêter et de regarder longuement ce qui a été accompli, ce qui doit encore l'être, ou de rêver à ce qui ne le sera jamais.* »

PLAISIR D'EXISTER

Il est utile de conserver des moments où l'on rentre « *chez soi* ». Par le temps ralenti, on ouvre une porte à la créativité « *comme source vive d'où nous tirons notre énergie, nos idées, nos inventions, notre efficacité* ». Contempler est une forme de retard qui rend possible le plaisir d'exister. Et quand cette part de contemplation n'est pas respectée, remarque la chercheuse, on risque le burn-out.

Dans la Bible, notamment dans l'un des deux récits de la Création, la notion de septième jour rappelle que toute création nécessite un moment d'arrêt : on s'attarde à contempler ce qui a été accompli. Par le respect du dimanche, qui actualise cette idée de pause créative, on entre dans un temps où l'on peut vivre à son heure, sans craindre les échéances. C'est le moment de retrouver sa bonne humeur et de profiter du temps qui, pourtant, échappe. On

peut cependant envisager de travailler ce jour en principe chôme si le travail permet de se sentir vivant et s'il ne soumet pas à de nouvelles contraintes. Le retard ce n'est pas non plus la paresse, bien qu'entre les deux, il y ait un point commun : le « rien ».

L'auteure est bien consciente de la nécessité de parfois activer l'urgence. Certains métiers fonctionnent sur ce mode : la médecine, la police... Mais même dans ce type de rythmes, on n'est pas sans cesse en état d'urgence. Il faut garder des temps de formation en amont. Des moments de réflexion et d'évaluation. Suspendus. Car si le temps subjectif est perdu, alors, dans l'urgence, on fait n'importe quoi. Il convient de cultiver les temps morts, qui portent mal leur nom : ce sont en réalité des temps vivants. Dans le sens où le temps suspendu est celui de l'apaisement, de l'appropriation de soi, voire du recueillement, et de la créativité. Le retard fait vivre.

Faire l'éloge du retard ne signifie donc pas vouloir ralentir ou avoir plus de patience, mais plutôt expérimenter le temps comme un cadeau, le seul reçu par l'être humain. Le retard « *nous rappelle à notre obligation fondamentale d'être au rendez-vous avec nous-mêmes* ». ■



Hélène L'HEUILLET, *Éloge du retard*, Paris, Albin Michel, 2020. Prix : 15,65€. Via *L'appel* : - 5% = 14,87€.

Au-delà du corps



DODO EN SIX SEMAINES

Mal dormir est une des plaies du siècle, et nombreux sont ceux qui se croient réduits à subir l'insomnie. Psychothérapeute et youtubeur célèbre, Benjamin Lubszynski est, au contraire, persuadé que l'on peut réapprendre à dormir. À l'instar des séances qu'il propose sur

le net à ses centaines de milliers d'abonnés, il invite ici à le suivre pas à pas dans un programme de huit semaines destiné à retrouver le sommeil à l'aide d'exercices et de changements d'habitudes. Des séances sur CD audio accompagnent l'ouvrage. (F.A.)

Benjamin LUBSZYNSKI, *Bien dormir, ça s'apprend*, Monaco, Éditions du Rocher, 2020. Prix : 18,70€. Via *L'appel* : - 5% = 17,77€.

A close-up portrait of Sébastien Ministru, a middle-aged man with glasses, wearing a blue jacket over a white shirt. He is looking directly at the camera with a slight smile.

Propos recueillis par Frédéric ANTOINE

Du journalisme à l'écriture

SÉBASTIEN MINISTRU, **UNE VIE EN DIALOGUE** *AVEC L'INVISIBLE*

« Quand je dois me présenter à des inconnus, je dis que je suis journaliste, auteur et chroniqueur », explique Sébastien Ministru. Une carte de visite un peu laconique pour un personnage multiple, profondément attachant et humain, qui cache parfois la mélancolie du fond de son âme derrière le paravent d'un lutin facétieux et plein d'humour.

Les auditeurs de la RTBF apprécient de longue date les chroniques à la fois humoristiques et sérieuses qu'il tient sur La Première, ou les séquences *Paroles-Paroles* où il déshabille des chansons connues pour en révéler le sens caché. Les lecteurs de *Moustique* connaissent depuis des années la plume de ce journaliste talentueux qui est aujourd'hui le rédacteur en chef adjoint de ce magazine.

Mais ces implications dans le monde des médias ne constituent qu'une partie des activités de Sébastien Ministru. Car il est aussi auteur de plusieurs pièces de théâtre au contenu plutôt humoristique, écrites à la demande expresse de la directrice de théâtre Nathalie Uffner.

Et, depuis peu, il est devenu écrivain, un vrai. Quelqu'un qui se plaît à rédiger des romans. Et il en est fier. « *J'ai commencé à cinquante-sept ans. Si je veux encore entrer dans la Pléiade, je dois me dépêcher de continuer à écrire !* », commente-t-il presque en boutade. *Apprendre à lire*, son premier roman, paru chez Grasset en 2018, a été amplement salué. Il a même été récompensé par la bourse de la Découverte de la Fondation Prince Pierre de Monaco. Son deuxième livre, inspiré par le vécu des femmes de sa famille, est au stade de la relecture.

HONTE SOCIALE

« *Ma vie a constamment été marquée par le désir d'écriture. Et par une envie de journalisme. J'ai toujours voulu faire comprendre des choses aux gens. Leur dire : vous ne savez pas que cela existe, mais ça existe !* » En filigrane de ses nombreux champs d'activités, cet être aimable, gentil et attachant, ne cache jamais qu'il parle ou écrit en portant dans sa besace les cicatrices d'une jeunesse profondément marquée par le milieu immigré prolétaire d'où il vient. Et en n'occultant jamais l'identité homosexuelle qui a forgé toute sa vie, identité qu'il revendique et défend au travers de ses différents modes d'expression artistique.

Né à deux pas de Jemappes, dans le Borinage, Sébastien Ministru a aussi vu le jour dans une famille dont le père, arrivé de Sardaigne pour travailler à la mine, était totalement illettré. Est-ce donc un hasard s'il aime tant l'écriture, les livres et la littérature, et que, quarante ans plus tard, le thème de son premier roman tournera autour du désir d'alphabétisation d'un père sarde immigré que son fils sera lui-même incapable de satisfaire ?

Très jeune, il perd sa mère, dont la disparition laisse ce père totalement démuné, obligé de s'occuper seul de ses quatre enfants. « *Encore aujourd'hui, je ne me sens pas toujours très talentueux dans les rapports humains. Car j'ai dû apprendre tout cela tout seul. Personne ne m'a aidé à comprendre le monde, et je me suis débrouillé sans aide pour franchir les étapes et passer les rites d'initiation. Je n'ai pas eu de figure exemplaire autour de moi.* »

Rapidement, ce jeune garçon talentueux ressent aussi qu'il n'est pas du même monde que le reste de sa famille. « *J'ai eu envie de tourner le dos à mon milieu prolétaire parce que j'y avais une existence que je n'avais pas envie de vivre. Et que je savais que, ailleurs dans la ville, il y avait d'autres zones, d'autres quartiers où cela ne se passait pas comme chez moi, où je voulais essayer d'aller. Plus tard, quand j'arriverai à y mettre les mots, je com-*

prendrai que cela s'appelle de la honte sociale. Pendant une partie de mon existence, j'ai donc vécu un parcours de transfuge social, avant d'en revenir; en me disant que j'étais con de ne pas vouloir appartenir à cette classe-là, à ce clan-là. »

PRIVILÉGIÉ

Réconcilié avec les siens, en regardant son passé, Sébastien Ministru s'estime plutôt content. « *J'ai pu amener le petit garçon que j'étais là où il avait envie d'être. J'ai certainement encore beaucoup de chemin à faire, mais je pense être un privilégié. Car je ne sais pas si beaucoup de gens peuvent dire : "Je suis là où je rêvais d'être". C'est quelque chose de très précieux, qui me recentre toujours et qui me guide. Surtout que, dans mon milieu, les hommes et les femmes n'ont pas eu une vie facile. Ils devaient descendre à la mine, ont été malades, traités comme des bêtes de somme, parfois comme des citoyens de seconde zone. Je sens que je porte ce passé en moi.* »

Même s'il reconnaît être quelqu'un de paradoxal, plutôt timide, n'ayant jamais envie de se faire remarquer, mais mettant tout en œuvre pour y arriver, cet amateur d'écriture pense qu'il ne doit pas sa vie privilégiée à lui seul. Mais à autrui, et aux rencontres humaines. « *Tout s'est toujours passé grâce aux autres. On est à chaque fois venu me chercher.* » « *Viens, on a besoin de quelqu'un* » : c'est ainsi que *Télé-Moustique* l'a engagé avant la fin de ses études de journalisme à l'UCL. Que Jean-Pierre Hautier l'a invité à la radio et, jusqu'à sa mort, a eu avec lui sur antenne des dialogues de profonde connivence. Ou que la directrice du Théâtre de la Toison d'Or lui a fait comprendre qu'il serait un remarquable auteur de dialogues de comédies à messages, réussissant à présenter l'homosexualité de manière ouverte et positive.

UN COACH INVISIBLE

Le passage à l'écriture littéraire est peut-être le seul tournant de sa vie que Sébastien Ministru a pris seul, fatigué d'écrire des répliques drôles à une époque où le théâtre du rire accorde bien davantage de place aux stand-up et aux humoristes qu'aux auteurs dramatiques. Et encore, cette nouvelle étape, l'a-t-il vraiment décidée seul ? Ou au terme d'un de ces dialogues avec « l'Invisible » qui, confie-t-il, ne cessent de structurer sa vie ? De l'extérieur, on aurait tendance à dire que ce personnage à l'air comique et enthousiaste possède une bonne étoile. Une sorte d'ange gardien qui veillerait sur sa destinée. Lui préfère dire que « *là, on entre dans quelque chose de très intime qui s'appelle la croyance, la foi, ou peut-être la religion. Quelque chose que j'ai construit avec l'Invisible. Un dialogue qui me sert, qui m'aide, à me dire : "OK, on continue". Un dialogue personnel, avec mon coach. Dieu, ça peut être un coach. Un vrai coach, un vrai soutien, quelque chose qui me guide et où je trouve ma force.* »

Un coach qui ne répond pas vraiment, mais que Sébastien entend toujours, dans d'une expérience unique sur laquelle il a peine à mettre des mots. « *C'est beaucoup plus intime de parler de ça que de sexe, par exemple, car cela relève de sentiments très profonds, personnels et parfois puérils. Quelque chose de si intime que, si je l'expliquais à mots découverts, cela n'aurait aucun sens pour les autres. Cela ne concerne que moi et moi.* » ■

Joyce Azar casse la barrière de la langue

Michel PAQUOT

L'ŒIL AU NORD, LA VOIX AU SUD

La principale angoisse des Flamands est de souffrir d'une maladie incurable. Suivent la peur d'une migration non contrôlée, la crainte de ne pas connaître une retraite décente et la question climatique. En Flandre, le français est de moins en moins bien enseigné dans les écoles secondaires, posant des problèmes à un certain nombre d'étudiants universitaires. Septante-cinq ans après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, la commune anversoise de Puers-Saint-Amand (Puurs-sint-Amants), située non loin du fort de Breendonk, a décidé de débaptiser la rue Cyriel Verschaeve. Ce prêtre-écrivain nationaliste et collaborateur a en effet poussé de très nombreux jeunes Flamands à s'enrôler dans l'armée allemande.

Ces trois informations très différentes ont été récemment données par Joyce Azar dans son billet du lundi durant *Matin Première* ou dans *Un œil en Flandre*, sa nouvelle séquence au cours du journal de 13h sur La Une. L'objectif de la journaliste est de mieux faire connaître la Flandre aux francophones. « *Il existe un public qui salue de manière positive ce type d'initiatives*, se réjouit-elle. *Mon rôle est de l'informer avec un regard différent de celui des journalistes francophones, car j'ai grandi en Flandre,*

je travaille pour le service public flamand, je baigne dans la culture et l'actualité flamandes. Je choisis mes sujets selon leur importance dans les médias, leur originalité. Ce sont souvent des infos qui n'ont pas été relayées dans le sud du pays. »

DE BEYROUTH À ANVERS

Joyce Azar est née à Beyrouth en 1978, dans la partie chrétienne de la capitale libanaise. Elle arrive à quatre mois à Anvers où ses parents, qui fuient la guerre civile, ont trouvé du travail. Inscrite dans une école francophone, elle apprend le flamand en jouant avec les enfants de son quartier. Sa meilleure amie est d'ailleurs flamande. Multilingue – elle parle libanais à la maison et apprend l'anglais –, elle ne se sent pas isolée ou ostracisée comme francophone. « *C'était avant Bart de Wever*, précise-t-elle. *Je n'ai jamais eu de problème sur ce plan-là. À côté de mon école, il y avait une école juive dont les élèves parlaient aussi français. Je me rappelle seulement qu'un jour, dans le tram, alors que je discutais en français avec mes copines de classe, quelqu'un m'a dit que je devais parler flamand. J'ai répondu dans un flamand parfait que je parlais la langue que je voulais.* »

Tout naturellement, à dix-huit ans, elle poursuit ses études supérieures en cette langue. Ce sera le journalisme à l'ULB. « *C'est un reportage sur un orphelinat en Chine qui a été le déclic*, se souvient-elle. *Je me suis dit que je voulais voyager dans le monde pour ouvrir les yeux aux gens. Mais les choses ne se sont pas déroulées comme prévu.* »

RÉSEAUX DJIHADISTES

Effectivement. Après un stage à l'agence Belga, où le bilinguisme est requis, elle intègre en 2004 la VRT, le service public flamand. Pas pour y pratiquer la langue de Vondel, mais pour parler... français. Sur *Radio Vlaanderen Internationaal*, elle raconte aux francophones ce qui se passe dans leur pays, mais de l'autre côté de la frontière linguistique, et qu'ils ignorent. À la fermeture de cette antenne, elle migre vers le WEB, sur *flandreinfo.be* où elle relaie, toujours en français, des infos de la VRT.

C'est à cette période que cette jeune mère de famille infiltre les réseaux djihadistes naissants en Belgique. « *J'étais l'une des premières à me lancer dans ce genre d'enquête. J'avais assuré mes arrières, pris une fausse identité masculine. Les jeunes étaient peu nombreux à partir en Syrie et on n'en était pas encore aux actes terroristes. Ils parlaient différentes langues, j'ai vite adopté leur langage pour pouvoir être crédible. Je les ai suivis longtemps, j'en ai vu*

Médias
&
Immédi@ts

VIVE LE CATÉCHISME

Pour être un bon catholique, doit-on « réviser son catéchisme » tous les jours ? Certains doivent le croire, et ont, à cette fin, créé l'application Youcat, « *au contenu officiellement vérifié et confirmé par la Congrégation pour la Doctrine de la Foi* ». Elle propose de consacrer cinq minutes quotidiennes à la lecture d'un extrait d'évangile, d'une question-réponse issue du catéchisme et d'un témoignage. De quoi, en trois ans, faire le tour du catéchisme de l'Église catholique, en collectonnant des badges attribués comme récompenses de sa progression...

PASCAL ET CHRISTIAN

À 69 ans, Christian Bobin est plus que jamais ce poète et écrivain chrétien, indépendant et libre, qu'on ne peut qu'apprécier. À l'occasion de la sortie de son livre *Pierre*, consacré au peintre Pierre Soulages, Pascal Claude l'a à nouveau rencontré pour son émission *Et dieu dans tout ça*. Le moins que l'on puisse dire est que le courant est passé entre les deux hommes : le journaliste a même ouvert l'antenne par cette phrase : « *Avec Bobin, c'est toujours tellement bien !* »

À réécouter et télécharger (www.rtbf.be/auvio/detail-et-dieu-dans-tout-ca?id=2518545)



© VRT

Sur les antennes de la RTBF ou sur le site Daar Daar, la jeune femme d'origine libanaise raconte aux francophones ce qui se passe et se dit de l'autre côté de la frontière linguistique. Avec intelligence et talent.

DONNER DES OUTILS.

Afin qu'ils permettent de comprendre l'autre communauté.

mourir certains, c'était assez prenant. Mon père devenait fou. Je faisais tout depuis mon ordinateur, même si j'avais toutes les infos pour les rejoindre sur place. J'ai arrêté quand j'ai vu le journaliste James Foley se faire abattre. J'ai dit ça suffit. » Cette enquête débouche sur un dossier qui paraît en 2013 dans *Le Vif*, où, jusqu'il y a peu, elle signait également des articles sur la Flandre.

En 2015, elle rejoint l'équipe de *Daar Daar*, un nouveau site francophone fondé par Vincent Laborderie, politologue à l'UCL, qui reprend des articles et édités parus dans la presse néerlandophone. « *Cela permet d'avoir une idée de ce qu'il se dit et se pense en Flandre, c'est assez différent de donner simplement des informations, remarque-t-elle. C'est une façon de jeter des ponts. La méconnaissance d'une langue constitue une barrière qu'on a voulu briser. On*

veut donner des outils qui permettent de comprendre l'autre communauté linguistique, au-delà des clichés et des stéréotypes. »

EFFET REPOUSSOIR

Si Joyce Azar vit en Belgique, elle a gardé de fortes attaches avec le Liban où, enfant, elle allait en vacances avec ses parents, malgré la guerre. Et où elle se rend encore aujourd'hui, inquiète des violences dont sont victimes les manifestants qui réclament un changement de régime. « *J'en conserve des souvenirs très marquants. Je me souviens par exemple de mon grand-père qui venait me chercher la nuit pour me conduire à l'abri, dans les sous-sols. Mais j'avais aussi une insouciance propre à l'enfance, je ne me rendais pas compte du danger que cela représentait. Je me vois encore jouer aux cartes avec mon cousin à la lumière d'une bougie.* »

De cette guerre fratricide et confessionnelle, elle a conservé un rejet viscéral des religions. « *Elle a eu sur moi un effet repoussoir, je rejetais toute appartenance religieuse. Pendant longtemps, je disais que les religions, c'était la guerre. Et la foi, je l'ai perdue à douze ans, lorsque mes cousines d'un an et demi et de trois ans et demi sont mortes dans le bombardement du bateau à bord duquel elles fuyaient la guerre. Mais il me reste un attachement culturel. Je me suis mariée religieusement et j'ai fait baptiser mes enfants dans l'église où j'avais été moi-même baptisée, mais dans les sous-sols à cause des bombardements. Et puis, j'aime les messes maronites et les chants en araméen, en syriaque, cela m'apaise. Je suis davantage dans le symbolique.* » ■

Sur La Première : *L'œil de Joyce Azar*, le lundi matin vers 7h20.

Sur La Une : *Un œil en Flandre*, au cours du journal de 13h. www.daardaar.be



UN MOIS DE FEMMES

À l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes, ARTE base une bonne part de sa programmation de mars autour du regard des femmes sur elles-mêmes et sur le monde. Avec notamment : des documentaires inédits (dont une soirée *Thema* le 03). Des portraits (Delphine Seyrig le 04, Tina Turner le 06, Margaret Atwood (*La Servante écarlate*) le 18, Betty Boop

le 27). Du cinéma et de la fiction (*La belle saison* de Catherine Corsini avec Cécile de France et Izia Higelin, sur le féminisme des années 70 le 04 ; *Le passé recomposé* de Jennifer Fox sur les abus sexuels qu'elle a subis le 06 ; *Perfect mothers* d'Anne Fontaine le 08 ; *Elle s'en va* d'Emmanuelle Bercot, avec Catherine Deneuve le 18). La semaine du 9 mars, l'émission quotidienne *28 minutes* propose une semaine « spéciale femmes ».

VAN REYBROUCK TOUR

En route pour un trip sortant de l'ordinaire avec l'auteur de *Congo, une histoire*, de pièces de théâtre, de *Contre les élections* et *âme du G-1000*. Pour rencontrer Mohamed El Bachiri, l'assemblée de citoyens tirés au sort à Eupen, la famille Rixen, qui a inspiré son livre *Zinc*, et s'essayer à l'esperanto au cercle *Select*. *Tout le Baz'Art*, avec Hadja Lahbib, La Une, je 05/03, 23h30.

Trois femmes abusées

ASSUMER

Jean BAUWIN

L'IMPOSSIBLE

INDULGENCE

Sur la scène du théâtre Le Public, Pietro Pizzuti offre à trois comédiennes de magnifiques rôles, tout en complexité et en humanité. Coup de grâce aborde avec délicatesse le thème de l'abus sexuel.

Trois femmes : l'épouse battue, la nièce violée et la maîtresse sacrifiée. Elles se retrouvent au chevet de leur bourreau qui, dans quelques heures, va recevoir l'euthanasie, le coup de grâce. Pourront-elles lui accorder l'impossible pardon ? Ce tyran sexuel jamais nommé, l'absent dont le pouvoir est omniprésent, les a convoquées sur son lit de mort. Que cherche-t-il ? N'est-il pas en train de les manipuler une dernière fois ? Pourtant, elles n'arrivent pas à détester complètement cet homme qui leur a fait tant de mal.

Alors, elles refusent leur statut de victimes et deviennent des accompagnantes. Elles acceptent la part blessée qui est en elles et qui ne cicatrise jamais, mais elles la transcendent. « Elles vont dépasser leur pudeur, leurs pulsions de vengeance et leur irréparable blessure pour atteindre une certaine empathie avec le mourant », explique l'auteur. En sauvant ce qu'il

y a d'humain en elles, elles reçoivent, elles aussi, un signe de grâce.

VOYAGE INITIATIQUE

Pietro Pizzuti adore écrire pour les femmes et leur a déjà offert de superbes rôles au théâtre, intenses et poignants. « *En tant qu'homme, on ne peut pas être insensible à ce que la femme vit comme injustices. La part féminine de chacun de nous est blessée par le machisme ambiant. Les femmes m'émeuvent et me séduisent par le contraste, intime et quasi universel, entre leur fragilité et leur pouvoir. Il n'y a pas un être féminin qui ne me séduise pas.* »

Lorsque Laurence d'Amélio lui commande un texte sur le sujet de l'abus sexuel, il se met d'abord à l'écouter, elle et puis les deux autres comédiennes qui vont les rejoindre sur ce projet. Il en tire une fiction, un voyage initiatique vers la compassion humaine. Il tente de rendre le drame

léger, de désamorcer la souffrance par le rire, « *cette prérogative de l'humanité intelligente* ». La mission de Magali Pinglaut, la metteuse en scène, est de donner corps à ces histoires de femmes blessées, avec pureté et légèreté.

Anna (Laurence d'Amélio), la nièce abusée depuis l'âge de seize ans, pose la question du consentement, remise dans l'actualité par l'affaire Matzneff. Elle vient de l'adolescence et ce qu'elle a éprouvé l'a grandie. Tout de suite après son premier viol, elle a souffert d'anorexie, comme un refus de laisser la nourriture s'introduire dans son corps. Aujourd'hui, à quarante ans, elle n'utilise que des métaphores culinaires pour parler de sexualité. Elle a transfiguré sa souffrance afin de trouver la manière de retourner le couteau et de le saisir par le manche.

Elle a pu transformer sa brisure, sa salissure, et en tirer un pouvoir ex-

Toiles & Planches

FILS DE ?

La procréation médicalement assistée aurait fait naître en Belgique cinquante mille personnes. Beaucoup sont nées d'un don de sperme anonyme et on comprend, pour la tranquillité des donneurs, combien le secret est important dans ce cas de figure. L'auteure et romancière belge Myriam Leroy ose donner la parole à ces enfants. Sa pièce interroge l'identité et la filiation dans un texte puissant et poignant.

ADN, du 12/03 au 16/04 au Théâtre de la Toison d'Or, Galeries de la Toison d'Or 396 à Ixelles ☎02.511.08.50
www.ttotheatre.be

SUITE DE DILEMMES

Un couple de jeunes Tunisiens qui filent le parfait amour passe quelques jours de vacances avec son fils dans le sud du pays. Lors d'une attaque terroriste, sa voiture est prise pour cible et l'enfant est grièvement blessé. Seul un don d'organe pourra le sauver. Le film plonge alors dans une ambiance de thriller. Entre secret, adultère, émancipation féminine, le trafic d'êtres humains et autres sujets brûlants, cette œuvre risque bien de secouer les esprits et les cœurs.

Un fils, film de Mehdi Barsaoui, en salles dès le 11/03.



FEMMES SOUS INFLUENCE. Chacune a sa stratégie pour sortir de la soumission.

© Théâtre Le Public

traordinaire, puisque, désormais, elle anime une émission culinaire à la télévision, comme une façon d'en faire baver les hommes. « *Je ne lui pardonnerai rien de son vivant* », clame-t-elle. Elle refuse de le voir avant sa mort, elle se nie à lui jusqu'à ce terme fatal. « *C'est sa façon à elle de suivre sa voie humaine, pour retrouver sa dignité, son état de femme saine, puissante, agissante, heureuse d'être au monde* », s'enthousiasme Pietro Pizzuti.

FOLLE DU ROI

Chacune des femmes a trouvé sa façon bien à elle de traverser l'épreuve, en faisant appel à son armature, à sa structure morale. Clémence (Anne Claire), l'épouse battue, assume le rôle de « First Lady ». Fidèle à la promesse de son mariage, elle se sent le devoir d'organiser avec bienveillance l'accompagnement de son bourreau d'époux vers son dernier souffle, une mort qu'il a lui-même programmée. Pourquoi, lui, peut-il se permettre de

mettre un terme à ses souffrances, alors qu'il en a infligées tellement ? Chacune de ses victimes devra trouver son chemin pour atteindre la résilience.

Clémence n'a rien voulu voir des viols que son mari exerçait sur sa nièce. Elle s'est rendue coupable de « *protection par consentement muet* ». Elle n'est pas loin de considérer qu'elle méritait les coups reçus. Mais « *le courage est de trouver les moyens de faire avec ce qu'on est, dans le respect de la vie, de l'être humain, ce n'est pas nécessairement dans l'acceptation de la culpabilité* », explique le dramaturge.

Elle a gardé de cette épreuve un langage vacillant. Durant les crises d'agitation qui la secouent régulièrement, elle est prise d'une logorrhée, d'un déraillement expressif qui lui permet de se lâcher. Les mots trop longtemps retenus déboulent en masse, les lapsus libèrent l'inconscient et « *les tigres sautent de son âme* », pour reprendre la jolie expression de l'auteur. C'est

sa façon à elle de dire l'indicible. Sa personnalité, psychologiquement hors cadre, lui permet de dire la vérité à qui veut bien l'entendre, comme autrefois le fou du roi.

UN ÊTRE SOLAIRE

La troisième femme que le mourant a convoquée à son chevet, c'est Iris, sa jeune maîtresse originaire de Guinée Conakry. Elle est persuadée d'être le grand amour de sa vie. Elle a été son étudiante et a sacrifié ses études pour sauver l'honneur de son maître. Elle arrive dans « *sa tenue d'amour* », comme pour assouvir une dernière fois les fantasmes du professeur. Babetida Sadjó incarne cet être de lumière, solaire et pacifiant, dont l'auteur avait besoin comme contrepoint des deux autres. Cette femme sensuelle, probablement la plus meurtrière du trio, est aussi, paradoxalement, la nature la plus positive. « *Elle est porteuse d'un rayon extraordinairement bénéfique dans ce contexte mortifère. Son déguisement, son masque, sa danse la reliant au sacré, lui permettent de rejoindre les dieux.* »

Ces trois femmes, avec toute leur complexité et leur ambiguïté, vont utiliser ce lien qui les unit entre elles, et qui a été tissé par leur bourreau, pour en faire une force. Elles réalisent ainsi l'idéal de la non-violence. En disant à celui qui les a meurtries qu'elles ne lui veulent plus de mal, elles accèdent au plus haut degré de l'humain. Quand on arrive à cet état d'acceptation et de compréhension de l'autre, on reçoit un « coup de grâce » dans le sens sacré du terme, une fulgurance, comme un éclair. ■

Coup de grâce de Pietro Pizzuti, du 10/03 au 11/04, au Théâtre Le Public, rue Braemt 64-70, 1210 Bruxelles. ☎0800.944.44.

📄 www.theatrepublic.be



CES FEMMES-LÀ

À partir de témoignages de prostituées recueillis dans les quartiers chauds de Bruxelles, Véronique de Miomandre et Max Lebras écrivent une intrigue sur l'univers des « grandes horizontales » : l'une d'entre elles a disparu... en laissant des traces. Mais ce scénario prétexte a d'abord comme ambition de lever avec tendresse le voile sur le monde méconnu et souvent vil-

pendé de ces femmes qui focalisent haine et désir. Une performance qui évite les pièges, sous forme d'un seul en scène de nonante minutes, en tournée ce mois-ci.

Sous les néons du désir, je 05/03 CC (Centre culturel) Habay, ve 06 CC Beauvechain, sa 07 La Vénérie (Boitsfort), ma 10 CCR (Centre culturel régional) Action-Sud, je 12 CC Gembloux, ve 13 CC Nassogne, sa 14 Boabop (Vieusart), ve 20 CC Ittre, sa 21 CC Remicourt, ve CCL (Centre culturel et de loisirs) Bouillon, et du 02/04 au 11/04 au Jardin de Ma Sœur (Bruxelles).

DESTIN ROYAL

Suite de *King of the Belgians*, ce film de Peter Brosens et Jessica Woodworth poursuit le récit docu-fictionnel de la vie de Nicolas III de Belgique, souverain sans royaume, fait prisonnier sur une île croate avant d'être désigné premier empereur de l'Europe nationaliste. Des événements face auxquels il décidera de prendre son destin en main.

L'empereur aux pieds nus, en salles le 04/03.

Une pratique musicale originale

VIVRE PLEINEMENT LA MUSIQUE

Christian MERVILLE

Pour un très grand nombre de musiciens, leur art est un véritable langage. Il permet de découvrir et d'exprimer le monde, de transmettre et de partager des émotions, de dire tout ce qui peut compter dans une vie profondément vécue. La musique s'apprendrait donc comme une langue maternelle. C'est dans cet état d'esprit qu'Alain et Benoît Meulemans ont découvert son univers. « *Sauf qu'il s'agirait peut-être d'une langue paternelle !* », précisent, d'une seule voix, les deux frères.

En effet, leur père, un musicien amateur éclairé, avait monté dans un cadre paroissial un ensemble composé d'instruments à cordes et d'autres plus hétéroclites. C'est un peu cela qui, il y a plus de trente ans, a donné l'idée à ses fils qui étaient alors des violonistes professionnels, de reprendre le flambeau de cette tradition familiale alliant les notions d'apprentissage et pratique musicale.

PRATIQUER LA MUSIQUE

Ils ont ainsi fondé les Ensembles à Cordes de la Néthen répartis en trois formations de niveaux différents : les Ensembles à Cordes Menuet et Rigaudon et l'Orchestre de Chambre de la Néthen composés de musiciens en progression. Les deux premières accueillent les débutants, tout au plus aguerris, tandis que la troisième est constituée d'une trentaine de musiciens amateurs avancés ou d'étudiants des conservatoires royaux encadrés par des musiciens professionnels. Sans oublier la présence d'une indispensable école de musique pour l'apprentissage de la pratique des instruments à cordes et l'organisation d'un stage en été où, à travers divers ateliers, les artistes en herbe pratiquent le violon.

L'autre volet de ce stage estival consiste en une initiation à l'art de la

scène. Cette activité théâtrale revêt une grande importance, c'est une manière de refuser de se cantonner à la seule musique pour s'ouvrir à d'autres moyens d'expression. « *Ce stage a d'ailleurs été, il y a déjà trente ans, la première activité que nous avons développée. Elle a mené à la mise en place des divers orchestres pour que chacun, à son niveau, puisse pratiquer la musique en la vivant naturellement. Les choses se sont faites en parallèle et en complémentarité* », raconte Alain. Et Benoît d'ajouter : « *La pratique de l'instrument est trop souvent solitaire, on est seul chez soi. Nos activités sont donc un peu atypiques. Il s'agit d'une offre qu'on ne trouve pas souvent. Et ce passage par les trois orchestres permet de faire une "carrière" de jeune musicien en formation en offrant une pratique de la musique comme quelque chose de vivant, qui se joue pour soi, pour et avec les autres.* »

UNE DOUBLE RENCONTRE

Dans le cadre des activités hebdomadaires, les deux complices, en tant que musiciens professionnels et pédagogues de la musique, « coachent » des musiciens en devenir qui progressent à leur rythme. Ils trouvent, dans ce cheminement d'un orchestre à l'autre, une véritable émulation positive. « *Des rencontres régulières sont aussi organisées avec des musiciens chevronnés, comme Karim Baggili, Charles Loos, Didier Laloy ou André Klenes*, raconte Benoît. *Ce sont d'abord des amis. Mais surtout, ils possèdent chacun un univers personnel qu'ils ont exploré et nous offrent comme des chemins de traverse qu'il est permis d'emprunter en leur compagnie. En faisant se mêler leur uni-*

Portées & Accroches

SURRÉAL-CLICHÉS

Un photographe qui l'a côtoyé a écrit : « *la véritable étrangeté de Magritte, c'est qu'il ne l'était pas du tout.* » Les clichés du peintre lui-même, ou les photos où il apparaît, confirment-ils l'impression qu'il était un homme banal immergé presque par hasard dans un univers surréel ? Les 131 images de lui ou prises par lui, réunies dans cette exposition, éclairent un peu plus son processus de création et son rapport avec « le réel ».

Magritte, les images révélées, Musée de la photographie de Charleroi, avenue Pastur 11, Mont-sur-Marchienne → 10/05. www.museephoto.be

MAX ET TOURINNES

L'église romane St-Martin de Tourinnes-la-Grosse fête ses mille ans cette année. Elle sera le cœur de la cinquième édition du Max Festival, manifestation musicale créée par le neveu du défunt céramiste Max Vanderlinden. À côté de masterclasses, des concerts décontractés sont programmés pendant trois week-ends de mars, balayant sous le titre « *Airs du temps* » l'univers de la musique, du baroque (« *Temps jadis* ») au moderne (« *Ère du temps* »), en passant par le classique (« *Éternité* »).

Du 13 au 29/03. www.maxfestival.be



DEUX FRÈRES.
Au service des musiciens amateurs.

Depuis trente ans, Alain et Benoît Meulemans offrent à de jeunes musiciens la possibilité de progresser dans l'apprentissage de leur instrument. Lors de vraies rencontres avec des musiciens aguerris et un public mélomane.

vers au nôtre. Ces projets artistiques revêtent une dimension humaine très importante. »

BELLE ALCHIMIE

Alain surenchérit : « *Ce sont des gens que nous rencontrons, mais aussi qui nous rencontrent. Notre orchestre peut leur procurer ce qui leur manque dans leur projet personnel en y ajoutant cet apport que peut leur offrir un ensemble de violons. C'est vraiment valorisant dans les deux sens et nous, nous trouvons également une grande satisfaction de pouvoir lier tout cela à nos propres projets de musiciens.* » Et les deux frères, d'une seule voix : « *En tout cas, ce mélange d'amateurs et de professionnels est une belle alchimie dont on ne pourrait plus se passer. Cela nous enrichit personnellement.* »

Depuis 2009, l'Orchestre de Chambre de la Néthen joue dans le spectacle mis sur pied à l'occasion des Fêtes de la Saint Martin à Tourinnes-la-Grosse.

Il est là en voisin, l'école de musique étant installée à Hamme-Mille, située à quelques kilomètres. Un circuit court en quelque sorte. La musique est interprétée par des musiciens locaux, à l'instar des comédiens du spectacle, suivant en cela la volonté des organisateurs. C'est aussi une forme de reconnaissance du travail et de la qualité de l'orchestre et l'opportunité d'une belle rencontre avec le théâtre. L'occasion de se frotter à un texte très précis, à une mise en scène rigoureuse, à un chœur, à un lieu singulier. Une manière particulière de se confronter à une pièce de théâtre dans tout ce qu'elle possède comme diversité d'expressions, en y apportant une dimension musicale indispensable.

PROJET PARTAGÉ

À chaque concert, un public fidèle se retrouve pour se laisser toucher par cette démarche musicale originale. Non pas par sympathie ou parce qu'un proche y joue. Mais parce que toutes

les prestations des divers orchestres partagent un véritable projet artistique. Chacun trouve son plaisir dans le cadre d'un vrai concert, avec des musiciens passionnés et talentueux produisant une musique personnelle qu'ils ont investie de l'intérieur en la travaillant de manière rigoureuse et sérieuse. Et leurs représentations ne manquent pas d'humour.

Alain et Benoît Meulemans ont notamment réalisé une adaptation pour orchestre de Chambre de *4'33''*, le concerto du silence de John Cage. Une manière de prouver que la musique est aussi du silence et que celui qui l'écoute s'investit en elle avec tout son univers. Une vraie rencontre créative. « *Au concert, il y a toujours quelque chose qui se passe parce que la présence de chacun est au maximum* », conclut Benoît. ■

Concert de l'Orchestre de Chambre de la Néthen, le 01/05 à 17h, et concert des Ensembles à Cordes Rigaudon et Menuet, le 01/06 à 17h, à l'église de Tourinnes-la-Grosse.

■ www.rigaudon.be



INTÉRIEURS SACRÉS

Pendant plus de quarante ans, un passionné a rassemblé cinquante toiles d'artistes flamands et hollandais des XVI^e et XVII^e siècles ayant pour unique sujet les vues d'intérieur d'églises. Un thème qui apparaît à la fin du XVI^e, en pleine guerre opposant protestants et catholiques. Entre gothique et explosion baroque, ces intérieurs s'avèrent pleins de

vie, animés de saynètes quotidiennes, passerelles entre mondes terrestre et céleste. Cette collection est présentée pour la première fois dans son intégralité. Avec, en contrepoint, deux œuvres de l'artiste belge Wim Delvoe, passionné par l'art gothique et la question du divin. À deux pas d'Ypres.

Sacrée architecture, la passion d'un collectionneur, musée de Flandre, Grand-Place, Cassel (France) → 15/06, ma-ve 10-12.30-14-18h, sa-di 10-18h. ■ museedeflandre.fr

SAULE SANS PLEURS

Il y a dix ans, le chanteur belge Saule présentait son premier album. Il a sorti un EP (extended play) de sept titres en janvier, prévoit un nouvel album pour l'automne et, sous le titre *Verso*, est en tournée depuis ce mois de février, dans une formule de concert intimiste, en duo.

21/03 Le Salon à Silly, 10/04 Maison des Jeunes et de la Culture de Tourcoing, 25/04 Maison de la Culture d'Arion.

Face au numérique et à Amazon

LES BELLES PERSPECTIVES DU LIVRE

Michel LEGROS



Il y a un an, la Foire du Livre de Bruxelles fêtait ses cinquante ans. Preuve que la tablette n'a pas tué l'objet papier et que le libraire reste indispensable.

Qualifiée tantôt de plus grande librairie de Belgique, tantôt de Salon de l'auto du livre, la Foire du Livre de Bruxelles reste un moment attendu par tous les amoureux de la littérature. « Grâce à son programme d'activités diverses, cette vaste agora de toutes les expressions favorise la lecture, observe son président, Hervé Gérard. Et le plaisir de lire se poursuit chez le libraire et le bibliothécaire. Mais les libraires paient vingt-cinq pour cent d'impôts sur les bénéfices de ventes, alors qu'Amazon et les autres GAFAs n'en paient pratiquement pas. La politique du livre, chez nous comme partout ailleurs, doit se pencher sur cette réalité scandaleuse si on veut garder des éditeurs et des libraires indépendants. »

« Il s'agit d'une véritable caisse de résonance du livre et de l'édition en Belgique », se réjouit Yves Limaige qui possède les librairies *Le Rat conteur* et *À Livre ouvert* à Woluwe-Saint-Lambert.

OBJET SENSUEL

Et le libraire d'ajouter : « Le livre est un objet sensuel. On a besoin de le toucher, de l'ouvrir et le fermer, de le caresser, d'entendre les pages se tourner, de le sentir. Il active les cinq sens. » La librairie est aussi un lieu de rencontres, de culture, de parfaite citoyenneté, de solidarité et de démocratie. À l'instar des bibliothèques qui ont enregistré l'an dernier une augmentation de quelque vingt-cinq pour cent de leur fréquentation.

« Je ne serai jamais riche, poursuit le libraire, mais j'exerce un métier passionnant et promis, sinon à un avenir radieux, du moins à de belles perspectives. Mais si, aujourd'hui, le marché du livre est stable, je n'aurais pas dit la même chose il y a trois-quatre ans. À l'époque, en effet, je craignais de devoir subir la même crise que celle vécue par les disquaires qui disparaissaient les uns après les autres. » Le livre numérique ou les sites de ventes comme Amazon ne sont-ils pas de so-

lides concurrents ? « Non, non, ils ne sont pas dérangeants. Et nous vendons par exemple des ebooks et des tablettes, mais ce n'est pas significatif. » De plus, depuis avril 2019, la Belgique dispose à l'instar de la France d'un prix unique du livre qui interdit les démarques préjudiciables aux libraires indépendants.

UN LIEU DE RENCONTRES

« Comme éditeur moyen, remarque Pierre Bertrand, directeur des éditions montoises Couleur Livres, c'est durant la Foire que je fais la majeure partie de mon chiffre d'affaires. C'est aussi le moment où je rencontre la plupart de mes auteurs et, surtout, mes lecteurs. Et arrêtons de fantasmer sur le numérique ! En Belgique, il ne représente pas plus de cinq pour cent des ventes et ne dépasse pas les quinze pour cent aux États-Unis. Et cela n'évoluera pas. »

« Quand on parle du livre, interroge-t-il, de quel livre parlons-nous ? Les éditeurs belges de romans sont en voie de disparition à cause de la puissance des maisons d'édition parisiennes. Je publie des ouvrages de sciences humaines, c'est tout autre chose. Or, la politique du livre menée par la Fédération Wallonie-Bruxelles, parmi ses quelques interventions, est dirigée principalement vers la littérature. Si le monde du livre, en nos contrées, peut continuer d'exister, il y a lieu de (re) penser une politique du livre vraiment intégrée. Au Québec, par exemple, toutes les filières du livre sont subsidiées : les auteurs, les maisons d'édition, les éditeurs indépendants. Cela donne un solide contrepoids aux grandes machines industrielles. » ■

La Foire du Livre de Bruxelles, à Tour & Taxis, av du Port 86C, 1000 Bruxelles, du 05 au 08/03, 10-19h, nocturne ve 06 - 19h. Entrée gratuite. flb.be/

Des livres moins chers à L'appel

L'APPEL
Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction.

Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « Prix -5 % ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €

..... €

Total de la commande + frais de port : €

Nom :

Prénom :

Rue :

N° :

Code Postal : Localité :

.....

Tél. : E-mail :

.....

Date : Signature :

Livres



ART DE GUÉRIR

Visionnaire, poétesse et musicienne de tout premier plan, Hildegarde von Bingen est considérée comme la première phytothérapeute moderne. Et aussi comme une grande scientifique dans le domaine des sciences naturelles. « *Au centre de son "art de guérir" unique en son genre se trouve l'étroite relation cosmique médicale que représentent l'homme et son monde. L'homme est considéré comme une unité indivisible, corps et âme* », rappelle l'auteur. Après trente ans de pratique de cette médecine holistique, ce naturopathe propose un programme de cure complet reposant sur cette œuvre selon laquelle l'individu doit vivre en harmonie avec la nature. (M.L.)

DR Wighard STREHLOW, *Prévention et guérison selon Hildegarde von Bingen*, Monaco, Le Rocher, 2020. Prix : 20,80€. Via *L'appel* : - 5% = 19,76€.



AUPRÈS D'EL GRECO

Au cœur de la « *nuit obscure* » passée dans la maison où le célèbre peintre El Greco a vécu à Tolède, Léonor de Récondo invite à une communion quasi mystique avec cet artiste génial qui a influencé toute la peinture espagnole. Ce récit étrange et envoûtant fait appel autant à l'écriture qu'à l'histoire, à la musique qu'à la danse, sans oublier l'invitation des fantômes qui hantent naturellement toute vie. Et l'auteure de se demander s'il existe « *une technique de l'émerveillement* ». La réponse réside sans doute dans le fait d'accepter de recevoir « *une leçon de ténèbres* » pour accueillir cette « *lumière du dedans* » qui éclaire le mystère de toute œuvre. (C.M.)

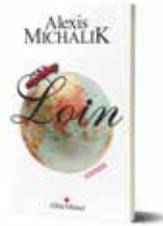
Léonor DE RECONDO, *La leçon de ténèbres*, Paris, Stock, 2020. Prix : 18,80€. Via *L'appel* : - 5% = 17,86€.



L'INSTITUTEUR D'HIER

On l'appelait « *monsieur le maître* ». Il était une personnalité respectée, avait un haut idéal et de l'exigence pour ses élèves. Mais son métier était rude. De tout cela, il est question dans ce livre publié en 1922 par l'écrivain et poète Désiré-Joseph d'Orbaix, lui-même un temps instituteur et fils d'instituteur dans le Brabant wallon. À l'instigation de son petit-fils Renaud Denuit qui le préface, cet ouvrage est opportunément réédité et ravivra pour les plus anciens des souvenirs vivaces. Il sera aussi une belle porte d'entrée pour les lecteurs plus jeunes qui découvriront ce monde oublié ou toujours d'actualité. (G.H.)

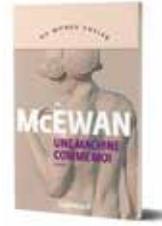
Désiré-Joseph D'ORBAIX, *Le don du Maître*, Bruxelles, Éditions Samsa, 2019. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€. - attention, parution annoncée 15/04/2020!



MICHALIK ROMANCIER

Alexis Michalik, auteur de nombreux succès pour le théâtre, dont *Edmond*, s'essaie avec bonheur au roman-fleuve. Construit comme une série télévisée, son récit multiplie les rebondissements, traverse les générations et les continents, pour suivre Antoine, sa sœur Anna et leur ami Laurent sur les traces d'un père parti depuis vingt ans sans laisser d'adresse. S'il fait de la digression son fil conducteur, l'auteur ne laisse cependant pas le lecteur sur la touche, l'emportant dans un souffle narratif qui jamais ne faiblit. C'est tout le vingtième siècle qu'il revisite au gré des aventures de ce trio peu banal. À dévorer. (J.Ba.)

Alexis MICHALIK, *Loin*, Paris, Albin Michel, 2019. Prix : 24,85€. Via *L'appel* : - 5% = 23,61€.



AVEC LES ROBOTS

Le brillant écrivain anglais Ian MacEwan a l'art d'interpeller le lecteur sur un enjeu de société ou éthique. Dans son nouveau roman, il imagine qu'au début des années 1980, les événements auraient pris une autre tournure : les Beatles seraient toujours au complet, la guerre des Malouines aurait été perdue par l'Angleterre, etc. Surtout, l'intelligence artificielle se serait développée alors de manière exponentielle et des robots à l'aspect humain accompagneraient les gens chez eux dans leur vie quotidienne. Une fiction que l'auteur rend subtilement quasi crédible, et surtout inquiétante si jamais les robots en arrivaient à lire pensées et sentiments. (G.H.)

Ian MAC EWAN, *Une machine comme toi*, Paris, Gallimard, 2020. Prix : 22€. Via *L'appel* : - 5% = 20,90€.



FACE À L'OCÉAN

Se déplaçant difficilement suite à un accident et atteinte d'une maladie génétique, Capucine Trochet décide de traverser l'Atlantique sur un petit voilier de pêche du Bangladesh, le Tara Tari. Après avoir dû faire face à tous ceux qui lui déconseillent de prendre la mer, elle affronte éléments, pannes et accidents, danger permanent et fatigue. Son récit évoque certes ces différentes péripéties, mais il relate surtout sa confrontation à elle-même et son cheminement intérieur. Comment trouver un équilibre entre le dépouillement qu'elle a expérimenté et les cadres verrouillés d'une société d'abondance ? (J.G.)

Capucine TROCHET, *Tara Tari. Mes ailes, ma liberté*, Paris, Arthaud, 2020. Prix : 19,90€. Via *L'appel* : - 5% = 18,91€.

Notebook

Conférences

BRUXELLES. Une Europe souveraine ? Avec Pascal Lamy, ancien directeur général de l'OMC, ancien commissaire européen et président de l'Institut Jacques Delors, le 09/03 à 20h30, à la salle Henry Le Bœuf du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, rue Ravenstein. ☎02.543.70.99 gcc@grandesconferences

DINANT. À la rencontre de l'autre. Avec Laurence Flachon, pasteure de l'Église protestante de Bruxelles (et chroniqueuse à *L'appel*), le 19/03 à 20h en l'église de Leffe. ☎0477.31.12.51

BRUXELLES. Le populisme va-t-il gangrener nos démocraties ? Avec Bruno Colmant, CEO de De-

groef Petercam, le 19/03 à 14h, à l'auditoire Lacroix dans les Auditorios centraux, avenue Mounier 51, 1200 Bruxelles. ☎010.47.80.85 sc@universitedesaines.be

CHARLEROI. Franc-maçonnerie et islam, au-delà des clivages. Avec M. Lienard, le 12/03 à 14h30 au Novotel, place Verte 17. ☎071.53.15.28 ☎0471.65.49.31 hainautseniors.charleroi@hainaut.be

LA LOUVIÈRE. Femmes des Lumières. Avec Valérie André, docteure en philosophie et lettres, professeure à l'ULB, le 10/03 à 14h à la salle des Arts et Métiers, rue Paul Pastur 1. ☎0499.27.00.26 hainautseniors.lalouviere@hainaut.be

LIÈGE. La famille face aux écrans. Avec Serge Tisseron, psychiatre et écrivain, dans le cadre des Grandes Conférences Liégeoises, le 05/03 à 20h15 à la salle de l'Europe du Palais des Congrès (Esplanade de l'Europe). ☎04.221.93.74 Nadia.delhaye@gclg.be grandesconferencesliegeoises.be

LOUVAIN-LA-NEUVE. Alzheimer et bonheur, le duo impossible ? Avec la docteure Véronique Lefebvre des Noëttes de l'hôpital Émile-Roux et Talitha Cooreman, postdoctorante UCL, le 09/03 à 20h, rue Montesquieu 32. ☎010.47.36.04 uclouvain.be/fr/facultes/theologie/conferences-fss-2020.html

MALONNE. Hier et aujourd'hui, des espaces de solidarité, défis pour l'Église et pour les chrétiens. Cycle de conférences du R'Atelier avec Jean-Claude Brau, bibliste, les 12/03, 19/03 et 26/03 à 20h à la Haute École Henallux à Malonne, rue du Fond 121, auditoire CR2. ☎081.45.02.99 (en journée) ☎081.44.41.61 (en soirée)

SCRYP. Réenchanter les rites, éloge de la célébration. Avec Gabriel Ringlet, le 02/03 à 20h. Et Maurice Zundel, une spiritualité pour notre temps, avec Richard Jacquemin, le 17/02 à 14h, au Prieuré Saint Martin, place de l'église 2. ☎0495.67.81.31 myriam@prieure-st-martin.be

Formations

BRUXELLES. Formation à l'écoute. Avec l'équipe du service Pastorale de la Santé (équipes de visiteurs), les 13, 14, 27 et 28/03 de 9h30 à 16h30, rue de La Linière 14, 1060 Bruxelles. ☎02.533.29.55

COUR-SUR-HEURE. L'Afrique vue par un investisseur social : continent en voie de perdition

ou terre d'avenir ? Avec Loïc De Cannière, CEO d'Incofin, le 21/03 à 9h30 à l'église de Cour-sur-Heure, rue Saint-Jean 72. ☎0475.24.34.59 ☎0497.31.65.26

FRANIÈRE. Wallonie et révolution numérique : conséquence pour l'emploi et la formation. Avec Dominique Demonte, directeur général d'Agoria Wallonie, le 14/03 de 10h à

12h, dans le cadre des Ateliers du Savoir du Centre culturel de Floreffe, chemin Privé 1. ☎081.45.13.46

MARCHE-EN-FAMENNE. Présence d'Église dans la société d'aujourd'hui : l'enjeu des Unités pastorales. Avec le cardinal Joseph De Kesel et Mgr Warin, le 21/03 de 9h30 à 16h, à l'Institut Sainte-Julie, rue Nérétte 2. ☎0473.92.85.49

chantierparoissial@namur.catho.be

WÉPION. Stop pauvreté, allocation ou salaire universel, salaire à vie, gratuité construite... Week-end organisé par le CEFOC, le 04/04 de 9h30 à 18h30 et le 05/04 de 9h à 16h à La Marlagne, chemin des Marronniers 26. ☎081.23.15.22 info@cefoc.be

Retraites

BURNONTIGE. Halte spirituelle destinée aux personnes touchées par le divorce. Avec l'équipe d'accompagnement de la personne séparée du doyenné du Plateau de Herve, le 22/03 de 9h30 à 17h30 à la Maison Béthel rue du Vicinal 2. ☎0475.85.58.25 schyns.guy@skynet.be

VELLEREILLE-LES-BRAYEUX. Week-end-retraite Fondacio pour les jeunes de 14 à 17 ans : Let's go into the world ! Du 06/03 au 08/03 à la Maison diocésaine de Bonne-Espérance, rue Grégoire Jurion 22. ☎0486.84.09.10 fondacioaxejeunes@gmail.com

WAVREUMONT. Retraite pour jeunes adultes, célibataires ou couples. Du 06/03 (18h) au 08/03 (14h) au monastère Saint-Remacle, route de Wavreumont 9. ☎080.28.03.71 accueil@wavreumont.be

WÉPION. Chant et travail vocal, un chemin : s'ouvrir à soi et à l'Autre, se laisser traverser. Avec Élisabeth Goethals, soprano, professeure de chant diplômée du Conservatoire Royal de Bruxelles, du 07/03 au 08/03, au Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25. ☎081.46.81.11 secretariat@lapairelle.be

Et encore...

AUBEL (VAL DIEU). Visite de l'abbaye du Val-Dieu et de sa brasserie. Le 06/03 au départ de la gare des Guillemins à 9h, retour à 17h. ☎04.65.72.92.92 loisirs@walhardent.be

BATTICE. Les lundis du sens : de la fécondité biologique à la fécondité spirituelle. Avec Marion Muller-Colard, écrivaine, le 30/03 à 20h à la salle Saint-Vincent, rue du Centre 30. ☎0477.34.54.31

BRUXELLES. Rencontre-débat de l'ADIC : Quelle société pour un monde plus juste et plus durable, non pas demain mais

aujourd'hui ? Avec Mgr Delville, évêque de Liège, le 10/03 à 19h30 à la librairie UOPC, avenue G. Demey 14, Auderghem. secgen.adic@gmail.com

BRUXELLES. Le Cantique des Cantiques. Spectacle joué, dansé et chanté, le 28/03 de 14h à 16h au Manoir d'Anjou (Fraternité du Bon Pasteur), rue au Bois 365B. ☎0473.37.59.02 hirsinger.mc@outlook.com

DINANT. Le mystère de la Passion. Avec les Pèlerins de Bouge, le 07/03 à 19h30 à la Collégiale de Notre-Dame.

☎0477.31.12.51 www.fonalux.be

FLEURUS. Un jour pas comme les autres. Le 26/03 de 9h à 16h à l'abbaye de Soleilmont, avenue Gilbert 150. ☎0496.26.13.14 c.berlingin@gmail.com

MAREDSOUS. Visite guidée de l'abbaye (bilingue français-néerlandais). Découverte du domaine privé des moines et du petit musée de la fromagerie, tous les samedis et dimanches à 14h et 16h, départ à l'esplanade du centre d'accueil Saint-Joseph. ☎082.69.82.84 accueil@maredsous.com

RIXENSART. Un dimanche au monastère : Adam et Ève. La création en sept jours. Le déluge. Avec sœur François-Xavier Desbonnet, les 01/03 et 03/05 de 10h à 17h30 au monastère des Bénédictines de Rixensart, rue du Monastère. ☎02.652.06.01 accueil@monastererixensart.be

MAREDSOUS. Pour sortir du cléricanisme... Pour aller vers quoi ? Journée « Débattre en Église ». Avec Jean-Pol Gallez, docteur en théologie, le 04/04 de 9h à 17h à l'hôtellerie de l'abbaye. ☎0475.57.88.77 daniel.mischler@maredsous.com

Stannah

Dis Papy, tu me prêtes ton fauteuil magique ?

PERMANENCE

24/7

NOUVEAU !



Des ascenseurs domestiques compacts qui s'intègrent sans cage dans n'importe quel édifice. Existent aussi pour handicapés moteurs.

**APPELEZ
GRATUITEMENT
VOTRE CONSEILLER AU
0800 54 299**

- ✓ Stannah est le leader mondial dans le domaine des monte-escaliers.
- ✓ Une solution pour chaque escalier à un prix abordable.
- ✓ Avec garantie omnium à vie si vous le souhaitez.
- ✓ Large gamme de monte-escaliers d'occasion récents avec traçabilité.

Appelez-nous ou demandez le dossier d'information complet sur www.stannah.be, en envoyant un courriel à info@stannah.be, ou par courrier :



Oui, je souhaite recevoir le dossier d'information complet

Merci de renvoyer le coupon dûment rempli à : **Stannah - Poverstraat 208 - 1731 Relegem**

Nom Mme/M. : Code postal/Commune :

Tél. : Adresse courriel :

